

LA LETTRE D'ILE-DE-FRANCE

Mythologie en Paris et en France

Bulletin trimestriel du Groupe Ile-de-France de Mythologie Française janvier, février, mars 2011 N° 77

SOMMAIRE

ÉDITORIAL de C. Gaudriault.....p. 2
NOUVELLES BRÈVES.....p. 2

Le mythe cosmogonique gaulois.
par Jean-Paul Savignac.....pp. 3-5

Compte--rendu de la conférence du
professeur v. Kruta : **"Origine des
Parisii et leur oppidum central,
Lutèce"**
par Claude Gaudriaultpp. 6-7

ÉCHOS DES PARISII :
Courier de M Piboule -
les aventures de Couillatris.....p. 8
Traces en Île-de-Francepp. 8-9
LE COIN DES BARBARES.....p. 9



Translatio et miracula s. Germani. Xle.

**L'empreinte Lugienne de saint
Germain de Paris**
par Michel Leconte.....pp. 10-14

**Tribune Libre : « LIVRE DE JONAS
- SI JONAS M'ÉTAIT CONTÉ»** de
Robert Régor Mougeotp. 15

Legenda.....p. 16

Dimanche 19 juin 2011 Sortie de Printemps à Guiry en Vexin Organisée par Fabrice DAVID

Rendez-vous à 10h30 sur le parking devant le musée de Guiry.
Visite du site avec un archéologue : l'amphithéâtre, les fondations de
la maison à hypocauste, les temples de Mercure et de Rosmerta.
Pique-nique près de l'allée couverte du Bois Couturier.
Visite du musée (matériel celtique et gallo-romain)
S'inscrire auprès d'Anastasia Ortenzio 01 45 47 39 46
(gestion co-voiturage etc..)

Prévoir son pique-nique et des chaussures de marche.

Le mercredi 11 mai à 2011 à 19 heures Conférence publique du Groupe Île-de-France de Mythologie Française

*Salle du Conseil de la Mairie du 9^e, 6 rue Drouot, Paris 9^e
(Métro Richelieu-Drouot) Entrée libre*

**"Que nous dit l'iconographie monétaire de la
mythologie des Parisii ?
(images monétaires celtiques : les dieux, le Cosmos, la guerre)
par Dominique HOLLARD
Conservateur à la Bibliothèque Nationale
Spécialiste des Monnaies antiques
Co-auteur de Cernunnos, le dioscore sauvage**

AUTRES ACTIVITES

-CONFÉRENCES THEMATIQUES CERNUSCHI (salle de conf. du musée Cernuschi, 7 avenue Vélasquez, Paris 8) : **Le symbolisme du dragon** : 5 avril, 10 mai, 7 juin à 13h. - **Fleurs et oiseaux**, allégories de l'homme cultivé en Extrême-Orient : 26 avril, 24 mai, 21 juin à 13h. - **Les animaux fantastiques dans l'art chinois** : 14 juin à 13h. Sans réservation, dans la limite des places disponibles de la salle de conférence, tarifs : 4,50€ (TP), 3,80€ (TR).
-CONFÉRENCES DE L'INALCO (LANGUES'O) (même salle) - **Méchant ou débonnaire ? le Tanuki et ses métamorphoses** dans la culture japonaise, par Jean-Michel Butel, maître de conférences au département Japon, 28 avril à 16h. -Voleurs d'amour et donateurs de richesses : **les esprits-animaux dans la culture chinoise**, par Vincent Durand-Dastès, maître de conférences au département Chine, 5 mai à 16h. - **Animaux auspiceux et animaux parodiques** dans la peinture populaire au Japon et en Corée, par Christophe Marquet, professeur au département Japon, 12 mai à 16h. - Mystérieux animaux de l'Ancien Vietnam, par Anne Juin, conservatrice au musée Cernuschi, 16 juin à 16h. Sans réservation, entrée gratuite dans la limite des places disponibles de la salle de conférence. Une nouvelle expo vient d'ouvrir jusqu'au 10 juillet : **"Animaux sans réserve"** pour info : au 01 53 96 21 72 ou par fax au 01 53 96 21 71.
-TERROIRS :LES AMIS DU VIEUX NANTEUIL ET ALENTOURS -(1 rue des Bons Enfants, 77730 Nanteuil sur Marne) **SORTIE PARISIENNE : Samedi 2 Avril 2011 Circuit autour de l'eau à Paris** : Nous irons sur la rive gauche de la Seine où nous attend le dragon de **Ste Marguerite**. Puis nous continuerons jusqu'à l'église **St-Médard** (qui n'apportera pas la pluie car St Barnabé lui aura coupé le nez). Au passage nous irons voir **Ste Geneviève** qui défendit Paris en bouchant la Seine. Nous visiterons les églises **St-Etienne-du-Mont** et **St Médard** et nous nous arrêterons devant le **"cénacle des buveurs d'eaux"**. Après un passage dans les jardins du cloître de Cluny peut-être entendrons-nous le son de la harpe dans la rue du même nom. Renseignements : Lysiane Chatel : 01 43 79 48 40 en semaine

ÉDITORIAL 77

Alors que le pays du soleil levant est douloureusement frappé par une terrible catastrophe naturelle aux graves conséquences nucléaires, le mythologue ne peut s'empêcher de penser aux anciens qui, en de telles circonstances, attribuaient ces désastres (mouvements de la terre) au réveil subit des dragons assoupis. C'est d'ailleurs ce que très opportunément nous rappelle Robert Régor Mougeot dans sa tribune libre (p.15) en ajoutant, à partir du mythe de Jonas et de la Baleine, que l'homme ne peut pas toujours impunément défier la nature.

Symbole séculaire et universel, le dragon était d'ailleurs également présent dans l'iconographie celtique, notamment sur les armes des guerriers retrouvées dans les nécropoles d'Ile-de-France dont est venu nous parler le professeur V. Kruta, rue Drouot le 9 février dernier. Il s'agissait d'inaugurer le cycle annuel que notre Groupe a décidé de consacrer en 2011 à une meilleure connaissance des Parisii et de leur mythologie.

A propos des Parisii nous apprenons dans un ouvrage récent et grand public sur l'histoire de France (1), d'ailleurs fort bien fait, que l'oppidum central de ce peuple gaulois ne serait pas situé comme l'a dit César sur l'Île de la Cité mais à Nanterre. L'Île n'aurait accueilli en réalité que l'extension de la ville romaine qui s'est construite sur la rive gauche. Cette nouvelle polémique sur la localisation de Lutèce a le don d'irriter le professeur V. Kruta qui nous a dit pourquoi selon lui on pouvait, sauf preuve sérieuse du contraire, continuer à faire confiance à César (voir compte-rendu p.6).

En tout cas merci à V. Kruta pour avoir, lors de cette conférence, fixé un cadre historique et archéologique à nos Parisii. Nous pouvons désormais rentrer dans le vif du sujet mythologique.

C'est ce qu'entreprend Jean-Paul Savignac dans ce numéro (p.3) en tentant de reconstituer le mythe cosmogonique gaulois à partir d'un texte irlandais du 9^{ème} siècle relu à la lumière de sa grande connaissance des mots et de la langue gauloise. La méthode ? « formons des grumeaux de mots gaulois ! », nous dit-il avec humour.

Pour sa part Michel Leconte s'intéresse (p.10), à partir d'une légende de saint Germain de Paris associée au mont Sabot (commune de Neuffontaines, 58), à « l'empreinte lugienne » du saint. Il nous fait découvrir sous la mitre de l'évêque de Paris une identité de destin entre ce saint personnage et le dieu gaulois Lugus, le saint lugien faisant à Paris pendant dioscurique au cernunnien saint Germain d'Auxerre.

Enfin venez nombreux le 11 mai prochain à la conférence organisée par notre Groupe (voir p.1) où nous aurons la chance d'écouter Dominique Hollard, qui se propose de nous parler de la mythologie des celtes à partir de l'interprétation d'un matériel iconographique exceptionnel, celui des monnaies gauloises des Parisii. Nul doute qu'il y sera question de Cernunnos, le dioscore sauvage, auquel D. Hollard et D. Gricourt viennent de consacrer un bel et important ouvrage que nous avons brièvement présenté dans le n°76 et sur lequel il nous faudra revenir (2).

Claude Gaudriault

NOUVELLES BRÈVES • NOUVELLES BRÈVES

-Le 11 janvier, réunion au Quai Branly entre Yves Vadé (Société des études Eurasiatiques), Bernard Sergent (Société de Mythologie Française) et Claude Gaudriault (GIDFMF) pour examiner les termes d'une organisation en commun, à l'initiative de la SEEA, d'un projet de colloque au printemps 2012 au musée du quai Branly sur le thème de « La Mémoire culturelle et la transmission des légendes ». Des précisions sur ce projet seront indiquées dans un prochain n° de La Lettre.

-Le 20 janvier, à la Société des Etudes Eurasiatiques, Claude Sterckx, l'un parmi les plus éminents savants celtisants, nous a entretenu des « Regalia » chez les Celtes. Il a souligné que dans cette civilisation l'intronisation d'un roi s'accompagne souvent d'un accouplement rituel (hierogamie) entre lui et une jument représentant la souveraineté.

-Le 23 janvier, 18 sociétaires ont assisté à l'Assemblée Générale du Groupe (cf. compte-rendu séparé) et 21 étaient représentés. Elle a été suivie d'un exposé très vivant de Jean-Paul Persigout qui a présenté et signé son ouvrage : « Dictionnaire de Mythologie Celtique », et raconté comment il l'avait réalisé à partir de fiches qui n'étaient pas à l'origine destinées à la publication.

- Le samedi 5 février Marika van der Horst a assisté aux XXIV^{èmes} journées belges d'études celtologiques et comparatives sur le thème "Destin et migrations" pour plus d'informations vous pouvez visiter leur site internet entièrement remis à jour : <http://www.sbec.be>.

-Le 9 février plus d'une centaine de personnes sont venues assister à la conférence du professeur Kruta rue Drouot sur les Parisii. (cf compte -rendu p6). Parmi elles, outre les membres du Groupe, on a noté la présence de membres des Amis des Etudes Celtiques (dont V. Kruta est le président) et de l'Association France Celtique ainsi que la revue Keltia avec lesquels le Groupe est partenaire cette année sur le thème des Parisii.

-Le 8 février au diner amical de la SMF au Djurjura après une introduction de Bernard Sergent, Dominique Hollard a présenté l'ouvrage qu'il vient de publier avec Daniel Gricourt : « Cernunnos, le dioscore sauvage ». Ils démontrent que Cernunnos serait le jumeau de Lugus et aussi l'équivalent celtique (ou pré-celtique) de Dionysos. Dans les textes gallois il aura un héritier littéraire et médiéval en la personne de Merlin, tandis qu'un parallélisme peut être établi avec Siva et avec Zarathoustra.

-Le 17 février lors d'une conférence organisée par la Société des Etudes Eurasiatiques, Françoise Clier-Colombani a montré comment l'iconographie du moyen âge a ramené « à moralité chrétienne » la narration de la mythologie antique d'Ovide. La discussion qui a suivi a évoqué l'existence probable d'une Mélusine dans la mythologie chinoise.

-Le 6 mars : alertés par Jean-Pierre Martin nous avons pu observer à Paris, grâce à un temps très clair, un phénomène astronomique très rare à cette latitude : la disposition horizontale du croissant de lune évoquant la forme d'une barque. L'iconographie chrétienne a souvent utilisé le thème de la vierge debout sur un tel croissant de lune, symbole de pureté et de maternité (cf page 9).

-Le 6 mars : 8 mythologues se sont rendus à une exposition au musée Alfred Bonno à Chelles. L'AFC (Association France Celtique) y avait organisé une remarquable présentation par l'archéologue Christian Charamond des résultats des fouilles récentes du site gaulois de Chelles. On a pu notamment observer la reconstitution des éléments d'un port des Parisii situé sur un bras mort de la Seine. Sur ce territoire qui constitue une frontière entre la tribu des Parisii et celle des Meldes les mythologues n'ont pas été étonnés de découvrir une église dédiée à St André dont on sait qu'il marque les « limites ».

-Le 12 mars, notre trésorier Gérard Bacheter a assisté à l'Assemblée Générale de l'A.A.R. (Association des Amis de la Radiesthésie), dont il est membre et le 15 mars, à la conférence de Toni Ceron, organisée par cette association et intitulée : « Sphinx et Grande Pyramide d'Egypte, alchimie de l'éternel présent ».

-Le 18 mars, Bernard Jacomin a présenté et dédié son ouvrage au Salon du Livre, sur « Les Sources de la Seine » (yvelinedition). Il souhaite que ce site, sanctuaire gallo-romain dédié à la déesse Séquana fasse l'objet d'une nécessaire réhabilitation. A partir de photos aériennes il a révélé l'importance du repérage astronomique dans l'orientation du sanctuaire et des traces voisines. B. Jacomin est l'auteur également d'un ouvrage sur « Le Pilier des Nautes » et d'un article sur ce thème qui paraîtra dans le prochain numéro de La Lettre (78).

1 - Lorant Deutsch ; "Métonome, l'histoire de France au rythme du métronome parisien" - 2009

2 - Daniel Gricourt et Dominique Hollard : "Cernunnos, le dioscore sauvage. Recherches comparatives sur la divinité dionysiaque des Celtes" - l'Harmattan - 2010

LE MYTHE COSMOGONIQUE GAULOIS.

THEMA 2011

par
Jean-Paul Savignac

Voici une étude échafaudée à partir de notes que j'ai prises au cours d'une conférence prononcée par le Professeur Claude Sterckx, qui était l'invité des Amis des Études Celtiques à Paris, en mars 2007. L'éminent celtiste exposait son extraordinaire découverte, à savoir qu'un texte irlandais écrit au IX^e siècle, Airne Fingein « La Veillée de Fingen » renferme, à bien le lire, le récit de la création du monde vue par les Celtes anciens. En reprenant sa démonstration, augmentée de précisions de mon cru, je vais m'employer plus particulièrement à souligner que cette cosmogonie a eu son correspondant en Gaule. Et je remercie Marike van der Horst de m'avoir aimablement communiqué le texte irlandais et Claude Gaudriault de m'accueillir dans ce bulletin.

Résumons le début.

Un certain *Fingen* reçoit la visite d'une fée, une déesse, *Rothníam* « Roue Resplendissante » qui vient le voir chaque nuit de *Samain* [en novembre, début de l'année celtique] pour lui dire les merveilles qui ont lieu en Irlande et dans l'Autre Monde. Cette nuit-là, elle lui annonce douze (12) avantages (*buada*).

Les Buada

(1) Elle lui révèle la naissance de *Conn Cétchathach* « aux cent batailles », dont le règne [antérieur à la venue du christianisme] sera marqué par un retour de l'Âge d'Or : il n'y aura plus ni maladie ni mauvais temps ni vol en Irlande et la terre sera féconde. Claude Sterckx voit dans ce retour mythique un renouvellement du monde. Je comprends que pour les Celtes d'Irlande, et aussi pour ceux de Gaule, le monde se détruit et renaît par cycles. Lorsque Strabon fait état de croyances druidiques gauloises selon lesquelles « un jour régneront seuls l'eau et le feu » (*Geographica*, IV, 4), il laisse entendre cette alternance, la destruction se produisant soit par déluge, en hiver, soit par conflagration universelle, en été. Ajoutons à cela la crainte, énoncée par des Celtes venus rencontrer Alexandre, que le ciel ne tombe sur eux (écho de ce trait dans Juvénal qui écrit qu'il faut craindre « la vouë céleste gauloise » — VIII, 116), et reprise ironiquement par nous-mêmes encore de nos jours. Cette vision d'un monde qui s'abolit, mais se recrée, est longuement exposée dans *Le Politique* de Platon.

(2) Parmi les merveilles annoncées par *Rothníam*, il y a la venue de vingt-sept oiseaux blancs dont le chant fera cesser toute détresse en Irlande. L'historien des religions nous apprend que le chant de ces oiseaux supprime la perception du temps tout en garantissant une éternelle jeunesse et produit un effet de rupture avec l'ancien monde. Essentiellement annonciateurs, les oiseaux préludent au surgissement d'un nouvel espace-temps.

Les Celtes anciens, particulièrement attentifs aux oiseaux, ont très bien pu, selon moi, préluder au récit de la régénération du monde après la consultation, l'imitation ou l'écoute de chants d'oiseaux, formes aviaires multipliées prises par la triple déesse-mère. Une remarque à ce propos : sachant qu'en Grèce les premières Muses, les neuf Piérides de Thrace, ont été des oiseaux (des *oiselles*) l'on se prend à imaginer que l'invocation aux Déeses Muses par quoi débutaient, depuis Homère, les poètes grecs, a résulté d'une adaptation anthropomorphique de ces chants d'oiseaux premiers dont la magie s'est maintenue dans le domaine celtique. Leur nombre, vingt-sept, est le triple de neuf.



pièce d'or des Unelli Paul-Marie Duval

Claude Sterckx rappelle que la mythologie comparée indo-européenne caractérise le commencement du monde par une ouverture béante, une séparation dans l'espace. Pensons au Chaos qui précède la venue de Gaïa et d'Oùranos, dans la *Théogonie* d'Hésiode ! Il attribue une telle Béance, absente de *La Veillée de Fingen*, au début de la genèse du monde vue par les Celtes. Elle peut, je crois, se déduire de l'idée panceltique de la durée : d'après les druides dont César se dit l'écho, la nuit précède le jour dans le décompte du temps, de même que la saison sombre précède la claire. Tout a donc commencé dans la Nuit, c'est-à-dire dans un non-temps, dans le Vide premier. Au surplus, une pièce d'or des **Unelli** (voir image) montre un loup monstrueux qui s'attaque aux astres avec un rameau feuillu sortant de son arrière-train. Ce *Fenrir gaulois* illustre tout à la fois l'hiver du monde et son printemps (voir Paul-Marie Duval, *Monnaies gauloises et mythes celtiques*, p. 23-24).

Or ce Vide sépare des bords. Pour les maintenir écartés, est érigé un axe du monde. Ces bords originels forment le ciel et la terre.

Comment sont-ils apparus ? Rien là-dessus dans *La Veillée de Fingen*, mais il me semble qu'un texte de Pline (XXIX, 52), commenté par Christian-Joseph Guyonvarc'h, permet de le savoir. Décivant un talisman druidique appelé *œuf de serpent* et rapportant à son sujet des éléments cosmogoniques qu'il ne comprend pas : cet *œuf flotterait* sur les *eaux* même attaché à de l'*or*, le Naturaliste nous fournit une matière mythique que l'hindouisme permet d'expliquer. L'objet en question, un oursin fossile, symbolise l'Œuf du Monde, *Brahmanda* en sanskrit, qui est l'enveloppe de l'Embryon d'Or, *Hiranyagarbha*, germe primordial de la lumière cosmique. Cet Œuf, forme prise par Brahma, flotte sur les eaux primordiales et par sa propre énergie se divise en Ciel et Terre. Ainsi, après le Vide originel, les druides, comme les brahmanes, font renaître le monde d'une division cosmique. Cette cosmogonie élaborée n'est pas éloignée de celle des textes orphiques, qui font également advenir le monde et le temps à partir d'un Œuf mythique.

La Terre ? Pour les Irlandais, c'est la surface de l'Irlande. En Gaule, l'un des noms de la Terre est **Litavi**, c'est-à-dire « La Large ». Ce très ancien surnom, parallèle au sanskrit *Prthvī* et au grec *Plátaia*, (indo-européen **plthwi* « large ») rappelle le qualificatif utilisé par

Hésiode dans la Théogonie pour dépeindre la terre, *eurústernos* « large-poitrine ». Cette « Large » s'entend comme la « largement nourricière ». La Gaule, prospère et *chevelue* d'arbres, a prêté ses traits généreux à la Déesse-Terre.

(3) Rothníam annonce qu'une palissade de bronze blanc, qui s'effondrait aussitôt après sa reconstruction, sera dorénavant stable. Ce mythe pourrait signifier l'émergence de la Terre elle-même : succomber, renaître, puis tenir debout, c'est finir par échapper à l'abîme pour accéder à l'être.

Le Ciel ? Il est sans doute nocturne et semé d'étoiles, comme celui d'Hésiode qui est *asteróenth'* « étoilé », supposition plausible lorsqu'on lit dans César que la première préoccupation des druides concernait les astres : « *Ils se livrent à de nombreuses spéculations sur les astres et leurs mouvements...* » (*Guerre des Gaules* VI, 14) et, dans

un fragment de mythe gaulois rapporté par Agésilas, un écrivain grec cité par un Pseudo-Plutarque (*Histoires parallèles grecques et romaines les Italiques*, livre III, 1), qu'un certain *Fulvius Stellus* « Fauve Astre », (traduction latine d'un nom gaulois), s'était uni à une jument par haine des femmes et avait engendré une fille, devenue déesse des chevaux. Convenons que ce personnage porte un nom bien céleste. Cette déesse connue sous le nom d'*Epona*, est fille d'une Matrice-Jument, c'est-à-dire d'une *Epona* ! Mère et fille ? Oui. Ce tourniquet mythologique souligne le fait capital que, chez les Celtes, la divinité créatrice peut se confondre avec sa création et, au moins, connaître mainte hypostase. Ainsi, la Déesse-Terre porte en Irlande les noms de *Dana* et de *Rhiannon*, dans le Pays de Galles ceux de *Dôn* et de *Modron*, que l'on reconnaît en Gaule sous ceux de **Dea Ana*, évoluant en *Diana*, de *Rigani*/**Rigantona-Epona/Regina* et de *Matrona*. D'après Daniel Gricourt et Dominique Hollard (*Cernunnos, le dioscure sauvage*, 2010), cette grande Déesse-Mère royale donne naissance à une déesse qui enfante des jumeaux, *Ar(i)anrhod* dans le domaine gallois, mère de *Lleu* et de *Dylan*, *Epona* en Gaule, mère de *Lugus* et de *Cernunnos*.

(4) La fée *Rothníam*, qui, selon Claude Sterckx, représente la Terre, apprend à Fingen qu'un arbre, demeuré caché en Irlande depuis le Déluge, est révélé aux Irlandais. Il sera, dit-elle, un *éternel* profit. Son nom est *l'If de Mugna*. C'est l'axe du monde, qui soutient la voûte céleste (le macrocosme). Il va conserver, dans les mythes celtiques de l'Irlande, du Pays de Galles et de l'Écosse, cet aspect végétal, puisque chaque clan de ces pays possédait au centre de son territoire un arbre sacré (le microcosme), que l'ennemi abattait en cas de victoire.

En Gaule nous trouvons ce même Arbre sous la forme, sculptée dans la pierre, d'un tronc cylindrique avec écorce, qui peut se géométriser en pilier quadrangulaire (le plus illustre est celui des Nautés parisiens). À cet égard, je retiens le témoignage précieux du philosophe Maximos, dit Maxime de Tyr (IIe siècle), qui précise : « *Les Celtes rendent un culte à Zeus, mais l'image celtique de Zeus [ou Jupiter] est un grand chêne.* » (*Dissertations*, VIII, *Sur les images des dieux*, 8). Ainsi, l'Arbre cosmique des Gaulois aurait été non un if, mais un chêne (*devros/a* en gaulois).

Je note incidemment que l'« *Arbre vivant* » ne se contente pas de soutenir la voûte céleste et de la faire tourner, il détermine verticalement les trois étages du monde. Trois noms de personne gaulois y font référence : *Albiorix* (*albio-* « blanc, céleste, spirituel »), *Biturix* (*bitu-* « vivant », notre monde ici-bas), *Dubnorix* (*dubno-* « profond, sombre », le monde des enfers). Ces trois mondes se retrouvent dans la *Colonne du Soleil* située au-dessus de la *grotte* d'où naît le Rhône, décrite par Avienus (*Ora maritima*, 622-688) ainsi que dans certains piliers dont la base est carrée, le fût octogone et le haut sommé d'une figure divine.



Epona aux deux chevaux :
Stele en marbre provenant d'un site inconnu à Dacia,
150 - 200 CE (Szépművészeti Museum, Budapest)

(5) L'Arbre ouvre également, signale Claude Sterckx, l'espace horizontal conformément à l'une des annonces de la fée *Rothníam*, qui déclare que les cinq routes primordiales de l'Irlande sont désormais découvertes. Et comme tout arbre sacré des clans celtiques insulaires marquait un centre, on peut placer au pied de l'arbre antédiluvien, situé qu'il est au centre de l'univers et de l'Irlande, le point de départ (Tara) de ces routes, dont quatre sont orientées en étoile vers les points cardinaux, la cinquième coupant l'Irlande d'est en ouest. Elles correspondent à la division de ce pays en quatre « provinces » à quoi s'ajoute la cinquième qui occupe le centre.

Même chose en Gaule, où existait un *locus consecratus* censé marquer le centre de la Gaule (*B. G.* VI). Quant aux quelques mille piliers quadrangulaires gaulois, dont celui des Nautés parisiens, ils pourraient bien

avoir indiqué les quatre directions de l'espace (voir Bernard Jacomin, *Le pilier des Nautés de Lutèce*, Yvelinédition, 2006). Le Cavalier jupitérien des piliers gaulois terrasse un ennemi aux pieds anguilliformes : le géant anguipède. Ces sculptures renvoient à un événement mythologique majeur attesté, dans le monde grec, par le récit de la victoire de Zeus sur les Titans, et dans les traditions celtes, par celui des combats que les dieux remportent contre les démons.

Selon Claude Sterckx, l'Arbre du monde représente la Divinité. Celle-ci se subdivise en diverses fonctions, d'où le polythéisme qui personnifie ses différents modes d'action. La Divinité, c'est ce qui crée le monde. C'est la volonté constante de créer et de maintenir ce monde. Or l'Être a tendance à retourner au Non-Être. Cette tendance, ce sont les démons qui l'incarnent. Le géant anguipède gaulois représente les démons en question. En Irlande, ce sont les *Fomoiré*, des monstres aquatiques et souterrains qui attaquent les *Tuatha Dé Danan*, les dieux de l'Irlande. Ils sont battus par deux fois (en juin puis en novembre) aux deux *Batailles de Mag Tured* « la Plaine des Tours ». La victoire est décisive grâce à l'arme foudroyante que manie le dieu *Lugh* (le *Lugus* gaulois), une boule de feu. C'est là un héritage indo-européen, la foudre étant l'arme, utilisée pour rétablir l'ordre cosmique, d'Indra en Inde et de Zeus en Grèce.

(6) Précisément, la fée *Rothníam* annonce que les quatre *Fomoiré*, derniers rescapés de cette bataille, qui saccageaient les récoltes du pays, ont été chassés d'Irlande. Tout repart à zéro. En Gaule, se seraient également affrontés la Divinité rectrice et les démons, géants ou non, à en croire Bernard Robreau, qui a montré qu'une procession fédérative en l'honneur de saint Mathurin se déroulant à Larchant (Seine et Marne), à la mi-juin, gardait le souvenir d'un lointain rituel guerrier de purification qui clôturait une grande bataille apocalyptique du même type que celles de *Mag Tured* (conférence du 28 octobre 2009, Paris, mairie du IXe).

D'autre part, en Irlande, l'arbre merveilleux fait tomber, d'après certains textes, ses fruits trois fois par an. *L'If de Mugna*, symbole à la fois de vie (l'if est toujours vert) et de mort (ses composants sont du poison), donne 900 boisseaux de pommes, de noisettes et de glands ! Il dispense ainsi toutes les richesses possibles et contribue au renouveau du monde. (7) Or *La Veillée de Fingen* annonce la confluence de trois fleuves dans un même estuaire, (8) le surgissement de trois lacs et (9) l'éclatement de la *Boyne* qui jaillira du puits de *Nechtán* et « sera une route de la connaissance inspirée ». Nous savons par d'autres traditions qu'au pied de cet Arbre cosmique jaillit une source divine, la *Segais* : toutes les eaux en sortent et y reviennent. C'est dans l'eau de cette source de vie que tombent les fruits de l'Arbre merveilleux.

Avons-nous la même chose en Gaule ? Un motif décoratif de première importance que l'on appelle L'Arbre de Vie apparaît très tôt dans l'ornementation païenne celtique de l'Antiquité, attestant l'importance de ce végétal. Je ne parle pas de la fable *Le chêne et le roseau* si étrangement mythologique (au fait, il y a un chêne immense dans la forêt de Compiègne). Un arbre sacré paraît dans des images gauloises, comme le Pilier des Nautes, le Gobelet de Lyon, et des monnaies. Et surtout les archéologues ont retrouvé des noisettes à foison au fond des bassins et des fontaines celtiques, indices d'un rite qui confirme le mythe de l'arbre cosmique dispensateur de fruits.

(10) *Rothniám* annonce également que Fintan, un « homme primordial » qui était muet depuis le Déluge, recevra le pouvoir de la parole. Dans les textes irlandais le Saumon (*mugna*, mot rare, signifie « saumon »), c'est-à-dire le Poisson par excellence, mange toutes les noisettes de science et acquiert la connaissance suprême. Claude Sterckx note que les verbes français *connaître* et *naître* se ressemblent et que leurs sens se rejoignent dans la notion de conception. J'observe la même ressemblance en gaulois, où *gnatos* avec un **a** long signifie « connu » et *gnatos* avec un **a** bref « né ». L'éminent celtiste pose que le Saumon de la *Connaissance* donne *naissance* à toutes les vies. C'est pourquoi *Fintan*, qui se métamorphose successivement en saumon, en aigle et en faucon, puis redevient homme, va se réveiller et sortir de sa mutité. La *connaissance* acquise par le Saumon, qui remonte les fleuves jusqu'aux sources de toutes choses, fonde une *renaissance* initiatique, et l'on rappellera, à propos de la chute des fruits de l'Arbre divin, une croyance attestée en Grèce antique par Hésychios qui écrit : « *Fruit du frêne, race des hommes* ».

En Gaule, il n'est pas établi que les Gaulois se soient crus issus d'un Saumon. Il se pourrait que le Saumon irlandais soit le substitut du Serpent gaulois, les serpents n'existant pas, dit-on, en Irlande. De fait, certaines représentations trouvées en Gaule montrent et une déesse-mère, associée à un reptile, et un dieu, reconnu comme étant *Cernunnos*, dont la main tient un serpent, son hypostase. Le problème se résout si l'on admet avec Daniel Gricourt et Dominique Hollard que le poisson est également une hypostase de *Cernunnos*.



Cernunos sur le chaudron de Gundestrup
(Nationalmuseum Copenhagen) (© photo Claude Gaudriault)

Plus nettement, sur l'origine des Gaulois César donne l'information suivante : « *Tous les Gaulois se prétendent issus de Dis Pater* ». (VI, 18). Ce théonyme, équivalent de Pluton, c'est-à-dire d'un dieu des Enfers, riche comme l'est tout sous-sol, s'applique à un dieu de la vie et de la mort, du cycle saisonnier, du Temps allant. Il est identifié à *Cernunnos*, que pare le torque d'or, cet Ouroboros rompu qui figure les deux termes de l'existence. Les druides ont enseigné aux Gaulois qu'ils étaient issus de ce dieu assurément prolifique.

Nous n'avons pas la chance de posséder l'équivalent, pour la Gaule, du texte de Tacite, *La Germanie*, qui rapporte que les Germains célébraient « *dans leurs chants antiques le dieu Tuisto, né de la Terre, son fils Mannus, origine et fondateur de leur race* », puis les trois fils de Mannus qui avaient donné aux tribus « *leurs vrais noms* » (II). Mais nous pouvons observer que le nom

Tuisto contient le nombre « deux ». C'est un dieu double, comme l'est d'une certaine manière *Cernunnos*. Cette ressemblance est indo-européenne.

(11) La fée révèle aussi la réunion magique de deux cercueils. A mes yeux, ce fait étrange témoigne de la réalité de l'Autre-Monde, recréé lui aussi, qui n'est rien moins que le double du monde, l'*al/[us] orb[is]* gaulois de Lucain. Il aurait donc trois étages lui aussi.

(12) Enfin une des révélations de *Rothniám* concerne la découverte de trois chefs-d'œuvre de l'art irlandais, un casque, un jeu d'échecs et un diadème. Ces trois objets symbolisent, pour Claude Sterckx, l'instauration de la société irlandaise selon le schéma trifonctionnel indo-européen. Le casque renvoie à la guerre (II^e fonction), le damier au jeu et au plaisir (III^e), le diadème à la souveraineté (I^{ère}). En Gaule, pensons au casque du *Lugus* qui tourne la roue solaire du bassin de Gundestrup et aux casques d'apparat de Ciamesti, de Canosa, d'Agris, d'Amfreville, aux pions et aux dés retrouvés dans les tombes celtiques datant du premier Âge du Fer et au diadème de la prêtresse-princesse de Vix, tous objets de caractère rituel, représentatifs d'une structure sociale fondamentale.

Comme le savant belge le rappelle, tout mythe cosmogonique s'accompagne d'une *sociogonie*.

L'éminent celtiste conclut en soulignant le fait que cette accumulation d'événements qui ont une signification primordiale ne peut qu'accompagner une naissance du monde.

Pour saisir un écho de ce qui fut chant à l'origine, je traduis en gaulois quelques mots de ce mythe conjectural. Le vocabulaire employé ci-après est attesté, sauf exception indiquée par un astérisque (*).

Grâce aux oiseaux (*etnus*), la nuit, (*noxt-*), de l'Œuf (**Auiu* ?) primordial (*cintuxmu*), naissent (*gna-?nt*) la Terre (*Litauí*) et (*etic-/ac/a*) le Ciel (*Nemos*)...

Le grand Arbre (*Bilio-/a* ou *Prenno-*) situé au centre plein (du monde) (*in mediolane* ?) sépare (**trincat* ?) le monde céleste (*Albio-*), le monde vivant (*Bitu*), le monde ténébreux (*Dubno-*)...

Du Chêne (*Deruia*) central (*mediia*) quatre routes (*petrumantalon*) partent vers (*ad*) le nord (*teuto-*), l'est (*are-*), le sud (*dexsiuo-*), l'ouest (*eri-* ou *erno-*)...

Les dieux (*deuí*) combattent (*uic-?nt*) les démons (*dusius*). Dans la source (*In beru* ?), sous le chêne (*uo-derue* ?), le saumon (*esox*) (ou le serpent) (**natir* ?) mange (*depri-* ?) les noisettes (*cnouas*) de la grande connaissance (*uissumaras*) et (*etic-/ac/a*) il fait naître (*gna-* ?) le Vivant (*Biuiton-*). *Cernunnos*(*Cernunnos*) est le père (*ater*) des hommes (*gdonion*)...

Les textes des mythes gaulois ont disparu, mais nous disposons de beaux restes de la langue gauloise. Grâce aux canevas mythiques que fournissent les textes insulaires, il devient possible d'entreprendre, de façon expérimentale, la restitution, certes incertaine et balbutiante, de ceux-là par celle-ci. Cette tentative ouvre des perspectives nouvelles aux chercheurs.

Formons des grumeaux de mots gaulois !

Jean-Paul Savignac.

COMPTE-RENDU DE LA CONFÉRENCE DU PROFESSEUR V. KRUTA : « ORIGINE DES PARISII ET LEUR OPPIDUM CENTRAL, LUTÈCE »

COMPTE-
RENDU

par

Claude Gaudriault

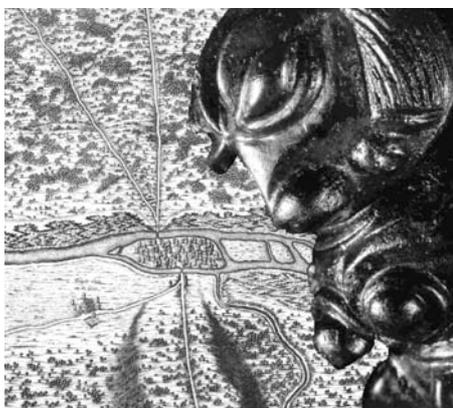
Pour lancer son thème annuel 2011 consacré à « La mythologie des Parisii, peuple des Nautes de Lutèce », le Groupe a demandé au professeur Venceslas Kruta, de bien vouloir lors de la conférence inaugurale du 9 février rue Drouot, dresser un cadre historique et archéologique sur ce peuple celtique des Parisii qui vint s'installer dans notre région au cours du III^{ème} siècle av. J.C. Le professeur V. Kruta est directeur d'études émérite de protohistoire à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Président de la Société des Amis des Etudes Celtiques, auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la civilisation celtique qui font référence auprès des étudiants, des chercheurs et du grand public. Au cours de sa conférence il a successivement abordé la question des origines des Parisii et celle de la localisation de leur oppidum principal à Lutèce. Faute de place nous ne pouvons transcrire la totalité de son intervention. En voici un compte-rendu (1) :

Les origines des Parisii

Le petit peuple des Parisii était installé dans notre région sur un territoire dont les limites n'étaient pas très éloignées des principaux cours d'eau et qui correspondaient approximativement à celles du futur diocèse médiéval dans sa forme ancienne (voir carte p.7). Mais comment s'est constituée cette cité ?

Les recherches archéologiques effectuées sur le sol de la région parisienne depuis la fin du XIX^e siècle permettent désormais d'esquisser une image suffisamment fiable de l'origine et du contexte de la formation des Parisii. De nombreuses et importantes nécropoles celtiques du III^e siècle av J-C. ont en effet été nouvellement découvertes et fouillées en Ile-de-France (Rungis, Bouqueval, Le Plessis-Gassot, Roissy, Bobigny...) ainsi que dans d'autres régions du Bassin parisien (Picardie, Champagne notamment). Ces nécropoles celtiques ont livré des matériaux caractéristiques d'une élite guerrière : fourreaux d'épée et chaînes de suspension, ceinturons, umbos et appliques de bouclier, pièces de char avec ornements, pièces d'harnachement, lances, enseignes militaires... Il s'agit souvent d'objets de grande qualité avec une décoration symbolique relevant de l'iconographie celtique. On trouve ainsi la représentation de têtes de béliers, de serpents, de paires de dragons (qui évoquent dans la mythologie celtique des principes opposés, reflets du fonctionnement du monde et de l'alternance des saisons). Il s'agit aussi par exemple de la feuille de gui, dont la verdure en hiver, lorsque l'arbre paraît mort, symbolise la survie de l'âme dans un corps temporairement privé de vie.

Le professeur Kruta observe que ces matériaux, ces motifs, ainsi que leur facture, sont semblables à ceux trouvés dans des nécropoles de la même époque en Europe centrale, en Bohême, en Moravie, en Slovaquie, en Hongrie et jusqu'en Serbie, en Bulgarie ou en Roumanie. On a ainsi, par comparaisons ponctuelles, la preuve de migrations qui se sont faites depuis l'aire danubienne jusqu'en Gaule. Il faut se rendre compte qu'au cours



des IV^e et III^e siècle av. J-C le monde celtique a connu de grands mouvements de populations. Des groupes de guerriers très mobiles sillonnent l'Europe, particulièrement vers la fin du premier quart du III^e siècle, depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux Balkans (et l'Asie Mineure) et depuis les régions danubiennes jusqu'à la Méditerranée. Ils se forment en Europe centrale et se reforment ailleurs en de nouveaux ensembles. On a de nombreux exemples de cette mobilité. De cette période, la nécropole celtique de Karaburma (quartier de Belgrade) atteste de la formation du peuple des Scordisques. Or ceux-ci sont issus

d'une partie des effectifs de la « Grande Expédition » de -280. Partis des Balkans ils sont descendus jusqu'à Delphes (qu'ils ne prirent pas), sont revenus sur leurs pas dans la plaine du Danube et même beaucoup plus loin, jusqu'en Europe de l'ouest. Autre exemple de cette mobilité : une des nécropoles « parisienne », celle du Plessis-Gassot (Val d'Oise), a livré une tombe dans laquelle on a trouvé des vases étrusques montrant que le personnage enterré là avait probablement séjourné en Italie.

Ainsi recrutés dans le surplus démographique des régions les plus peuplées du monde celtique, notamment les fertiles territoires danubiens, ces guerriers créèrent de nouveaux ensembles ethniques et s'installèrent définitivement dans un territoire en assimilant parfois des populations indigènes : c'est le cas de peuples celto-balkaniques dont font partie les Scordisques, des Galates d'Asie Mineure et de nombreux peuples de Gaule méridionale et septentrionale parmi lesquels figurent les Parisii.

Il semble bien d'ailleurs que la formation d'un autre peuple, homonyme des Parisii, installé dans le Yorkshire (nord-est de l'Angleterre), doive être rattachée aux mêmes migrations du III^e siècle, si l'on en juge par les enclos quadrangulaires entourant les tombes et le dépôt funéraire du char de guerre à deux roues, en tous points semblables à ceux des nécropoles des Parisii du continent et d'autres populations de même origine.

Localisation de l'oppidum central des Parisii

Selon V. Kruta ce n'est probablement qu'après un certain temps, à un siècle ou plus de leur installation, vers le milieu du II^e siècle av. J-C, que se développa chez les Parisii un réseau d'oppida (places fortes à caractère urbain). Dans un célèbre passage de la Guerre des Gaules, César mentionne la présence sur l'île de Lutèce de l'oppidum central des Parisii. V. Kruta se dit un peu irrité par plusieurs campagnes de presse qui au cours de la dernière décennie ont mis en doute la validité de ce témoignage de César en observant que l'on n'a pas trouvé sur l'île de la Cité de vestiges prouvant une occupation préromaine du site. La dernière d'entre elles attribue à Nanterre la localisation de l'oppidum des Parisii. Contrairement à ce que laisse entendre César, Lutèce n'aurait pas été fondée par les Gaulois mais par les Romains, elle ne serait née, sur la rive gauche de la Seine, que d'après un plan romain.

Pour sa part V. Kruta est convaincu que, jusqu'à preuve sérieuse du contraire, le passage du texte de César doit être considéré comme un témoignage historique digne de confiance. Pour cela il s'appuie d'abord sur l'observation que les oppida de cette époque ont d'abord été des opérations volontaristes, délibérées, d'aménagement d'un territoire et de contrôle des trafics qui le traversent. C'est ce modèle d'agglomération urbaine en réseau que les migrants vont installer en Europe de l'ouest en privilégiant à l'évidence des localisations sur les grandes voies de communication et plus particulièrement les voies fluviales.

V. Kruta cite en particulier des exemples très significatifs en Suisse d'oppida installés sur des voies fluviales ou lacustres qui jouent un rôle de premier plan dans le dispositif d'implantation, antérieurement à des sites fortifiés sur hauteurs. Ces oppida se trouvent sur des boucles fluviales aménagées de telle sorte que l'on puisse sur un parcours relativement long intercepter tout passage de bateau et disposer d'une traversée par un gué ou un pont (oppidum d'Altenburg-Rheinau sur le Rhin, oppidum de Berne-Engelhalbinsel sur l'Aare...).

C'est à l'évidence ce modèle qui a été développé par les Parisii sur le réseau fluvial de la Seine et de ses affluents. Un premier site à l'occupation clairement attestée est celui de Saint-Maur-des-Fossés où se trouvait un important oppidum qui assurait le contrôle du cours de la Marne à quelques kilomètres en amont de son confluent avec la Seine. Le second site est celui de la grande boucle de la Seine à Nanterre, bourgade dont le nom celtique aurait été Nemetodunum, effectivement très ancienne, où ont été découvertes des tombes contemporaines de celles de St Maur et d'autres sites, ainsi qu'un important habitat fondé probablement au II^e siècle sur la rive gauche du fleuve, un peu en amont de l'endroit où il quittait le territoire des Parisii.

Mais selon V. Kruta le site de Lutèce occupe une place privilégiée dans le dispositif. D'abord parce qu'il est plus central dans le territoire. Certes, cette position centrale n'est pas un critère décisif, mais le site de Nanterre a une situation qui paraît trop excentrée pour accueillir l'oppidum principal.

Ensuite et surtout, l'île de la Cité se trouve à la croisée de la voie fluviale et d'une voie terrestre nord-sud. L'île apparaît ainsi comme l'emplacement le plus favorable du territoire pour contrôler et franchir la Seine. On a pu y édifier deux ponts en bois d'une longueur d'environ une centaine de mètres chacun, au lieu d'un seul de deux cents mètres, plus vulnérable ailleurs sur le fleuve. Sans que ce soit une certitude, en raison d'une situation archéologique très complexe, V. Kruta pourrait d'ailleurs avoir identifié, lors de fouilles sous le parvis de Notre-Dame, quelques éléments d'un quai maintenant par des poteaux en bois ainsi qu'un mur en pierres sèches avec un poteau encastré. Il pourrait donc s'agir de vestiges d'un port aménagé qui serait non seulement antérieur aux installations datées de l'époque de Tibère mais remonterait peut-être même aux temps qui ont précédé la conquête romaine.

Remarquons que César parle d'une île, ce qui n'a rien d'exceptionnel pour l'implantation d'un oppidum : dans un autre passage de son ouvrage César cite le cas de Melun (Metlosedum), oppidum des Sénons, dont il

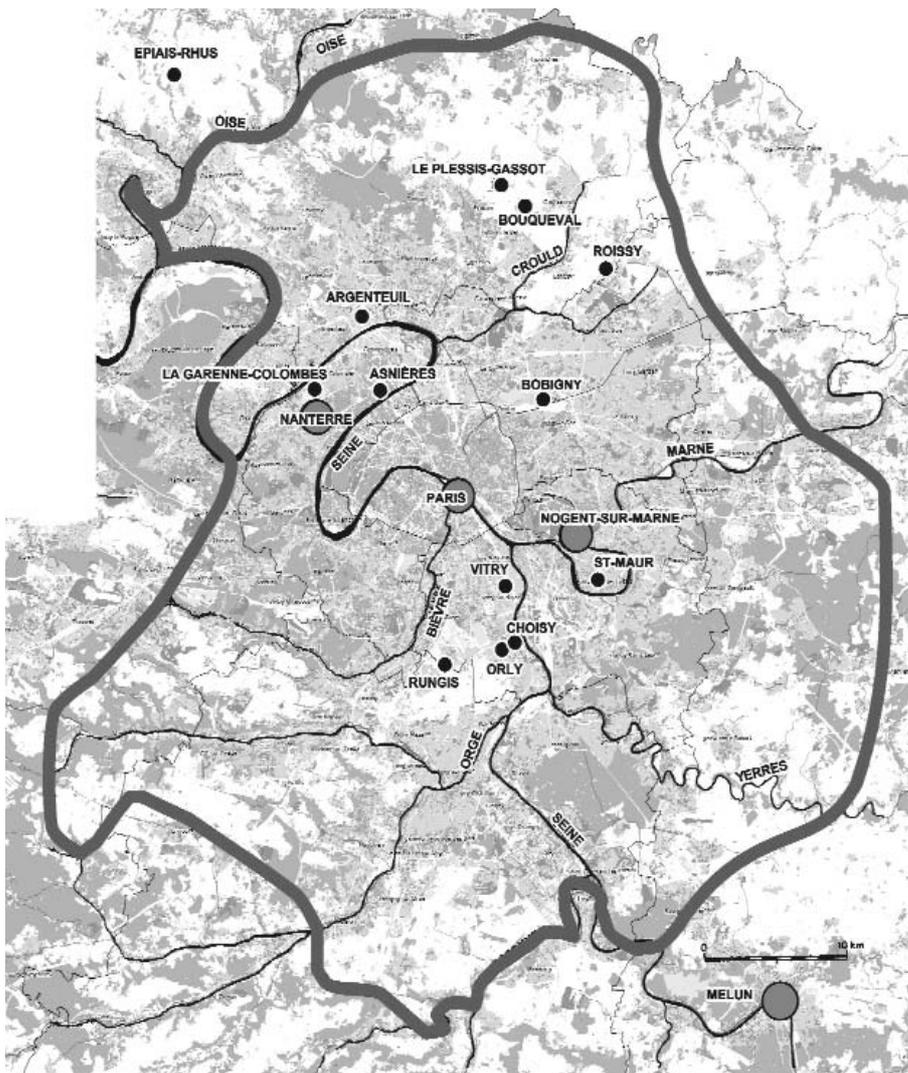
dit qu'il est une agglomération située, comme Lutèce, sur une île de la Seine. Quant à Nanterre on peut difficilement parler d'île pour cette large bande de terre délimitée par la boucle de la Seine en aval de Paris.

Enfin plus que tout autre sans doute, un argument plaide fortement en faveur du site de Lutèce : la continuité du toponyme associé à ce lieu précis. S'il n'y avait pas eu continuité entre la localisation du site de l'oppidum gaulois et celui de la ville gallo-romaine il est hautement probable que le nom aurait changé : au lieu de Lutèce on aurait eu celui de la « ville nouvelle » du type Noviodunum, Augustodunum, Juliomagus ou Caesarodunum... La permanence du nom de Lutèce depuis César apparaît donc peu compatible avec celui d'une nouvelle fondation romaine.

Pour conclure, faute d'éléments supplémentaires, rien ne permet de réfuter le texte de César qui a le grand mérite d'exister. Son témoignage coïncide jusqu'ici parfaitement avec ce que l'on peut imaginer comme l'organisation idéale des éléments essentiels du territoire des Parisii au temps des oppida.

Note :

1- Pour plus de détails on se reportera aux procès verbaux des communications de M. Venceslas Kruta, « les origines gauloises de Paris » auprès de la Commission du Vieux Paris, séances du 6 juin 2000 et 8 janvier 2002 . Encarts au Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris n° 29 et 31. Ces documents sont disponibles sur demande auprès du secrétariat du GIDFMF.



Limites présumées du territoire des Parisii et localisation des principaux sites. (d'après dessin F. Lagarde - CVP)

M. Piboule à fait parvenir cette réaction à P. Glaizal concernant son article sur Pierre de Coignet (n°76)

A la suite de votre article sur le sieur Pierre de Coignet, ou de Cugnères, il est évident que, à son époque, son nom pouvait attirer des sarcasmes ou des sous - entendus grivois, de la part de religieux ou prélats aux chastes oreilles.

Je me permets de vous adresser un petit texte très rabelaisien que j' avais écrit il y a quelques années et qui concernait Mercure plus que la cognée ou coingnée.

Le mot "merdigues" (de Mercure) est à rapprocher de mergue, le petit lait des Auvergnats, et qui servait à la nourriture des cochons. C'était du mergue, un résidu. Il peut expliquer les toponymes Puy de Mergue présents en Creuse et en Allier, qui ne sont pas des lieux quelconques, en rapport avec Mercure. Quant à coingnée, il faut apprécier la verve de Rabelais.

LES AVENTURES DE COUILLATRIS

Couillatris est un pauvre villageois natif de Gavot en Limousin, abatteur et fendeur de bois, et dont Rabelais raconta la mésaventure : il a perdu sa "coingnée" Voilà ce manant bien embarrassé. A grands cris, il implore Jupiter de lui envoyer quelques deniers pour en racheter une autre.

"Que diable, demande Jupiter, est là-bas qui hurle si horripilamment ?" Discussions entre les Dieux, chacun donnant son avis. Et Jupiter, touché, envoie Mercure pour savoir ce que demande ce pauvre homme.

Mercure regarde par "la trappe des cieulx par laquelle, à ce que l'on dit ça bas en terre, ils escortent" et voit que c'est Couillatris qui se lamentait sur sa coingnée perdue.

Discussions sur le mot "coingnée" qui ne désigne pas seulement une hache, mais que les dieux assortissent de considérations érotiques et salaces. Ce mot évocateur peut en effet désigner "une femelle bien à point" ou "toute garsse fille de joie". Et Jupiter ordonne à Mercure de jeter aux pieds de Couillatris trois "coingnées", la sienne, une en or, une autre en argent.

"S'il prend la sienne, et s'en contente, donnez-lui les deux autres ; s'il en prend une autre, coupez-lui la tête". Mercure, avec son chapeau pointu, sa capeline, talonnière et caducée, se jette par "la trappe des cieulx, fend le vuide de l'air, descend légèrement en terre et jette ès pieds de Couillatris les trois coingnées puis lui dit : Tu as assez crié pour boire. Tes prières sont exhaussées de Jupiter".

Le sage Couillatris, après avoir tâté les coingnées d'or et d'argent reprend la sienne en disant : "merdigues, ceste-cy estoit mienne" et lui promet de sacrifier "un grand et bon pot de laict, aux Ides". Couillatris remercie Mercure et devient un riche et considéré seigneur qui acquiert force métairies, granges censes, mas, bordes et bordiers cassines et autres avantages. Il est l'homme le plus riche du pays.

Ce que voyant les "Jacques Bons Homs" du voisinage, considérant que Couillatris s'était enrichi en perdant sa coingnée perdirent la leur et implorèrent Jupiter. L'air retentissait de ces perdueurs de coingnées. Mercure fut prompt à leur en apporter. Mais tous choisirent celle en or. Alors qu'ils se penchaient pour la prendre, Mercure leur tranchait la tête, comme avait dit Jupiter.

Merdigues ! Tel est le nom par lequel Couillatris interpelle Mercure. On a dit qu' il s'agissait d'un juron très populaire en Touraine et qui signifiait "Merci dieu". Ouais! Mais la racine et du mot pourrait

avoir un tout autre sens. Ne serait-il pas une appellation médiévale et familière de Mercure? Selon la Pantagruéline prognostication il y a foule de gens soumis à Mercure, comme "pipeurs, trompeurs, affineurs, thériacleurs, larrons, meuniers, bateurs de pavés maîtres ès ars décrétestes, crocheteurs, harpailleurs, rimasseurs, basteteurs, joueurs de passe - passe enchanteurs, vielleurs, poètes, es escorcheurs de latin, faiseurs de rébus, papetiers, cartiers, bagatis, escumeurs de mer", tout un beau monde fidèle à Mercure. (Monand L. - François Rabelais, Paris, non daté).

Couillatris lui offre un pot de lait pour le remercier, du mergue comme disaient mes aïeux auvergnats. Il y a en effet affinités entre Mercure et le lait, le mergue le petit lait qui servait à nourrir les cochons. Les toponymes Puy de Mergue de Creuse ou d'Allier, sont des hauteurs en rapport visuel avec le Puy-de-Dôme et le temple de Mercure, et sans doute, eux-mêmes voués à cette divinité.

L'aspect érotique qui réjouit si fort l'assemblée des dieux est à souligner. Coingnées, c'est le nom de la prostituée. Il se rapproche d'un des mots de la langue française actuelle le plus utilisé à tout propos, généralement avec l'adjectif pauvre, et même par ceux qui devraient montrer l'exemple d'un parler correct. Ce mot désigne le sexe féminin. Et d'aucuns comme Rabelais feront le rapprochement : "Ô mon doux amy (ce dist-elle) quel maillet vous vois-je empoigner? C'est dist-il pour mieux vous coigner" Un autre rapprochement est à faire avec conil, conuil, counelle, le lapin, du latin *cuniculus* (tout un programme !), mot qui par ailleurs, peut désigner une galerie souterraine.

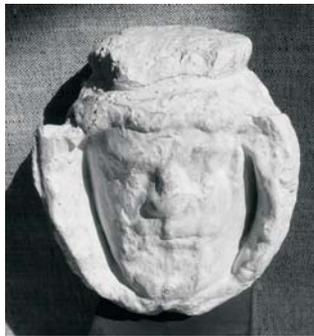
Une coingnée (cognée) c'est aussi une hache ou un outil qui sert à enfoncer un coin, à cogner, à

enfoncer. Le mot est à rapprocher, par sa prononciation du couil, qui aurait pu avoir, par son aspect et la douceur de sa toison, une connotation salace dans les expressions populaires? Pour mieux vous coingner ! C'est l'acte sexuel ! De plus, la toponymie locale offre des presse-conil, des saute-Counil, des Gratte-Counil, un Trauc del Counail... qui ne sont pas dénués d'arrières pensées.

Le mot a-t-il laissé des traces en notre langage? Peut - être si l'on évoque une couine, ou gouine, appellation populaire d'une fille farfelue ?... De plus, il faut songer que la hache, donc la cognée (l'attribut de Jupiter) est munie d'un manche. Ce dernier mot dans le parler populaire désigne un membre viril, d'où emmancher pour dénommer l'acte sexuel, au même titre que arranger.

"Qué que tu fais le Glaude ? - Ben, je veux t'arranger. - Ote - toi de là, j'tcasse le pot de pisse sur le crâne" (Les vieux de la Vieille). Le rapport Jupin-hache nous ferait remonter à toute la littérature sur les croyances concernant la hache, polie notamment. "Jeter le manche après la cognée" est une expression populaire dont le sens premier a dû être détourné, comme "il branle dans le manche" Un manche est un individu-maladroit, allez savoir pourquoi ? Par ailleurs, parlant des messes en Bourdonnais, Rabelais rappelle que les mots croisera, croestre, cuistre, signifie jouir d'une femme, la violer, l'engrosser : froisser les nois = dépucceler (Dictionnaire de l'Ancien Français, Larousse). Ainsi, autour de la hache, le parler populaire a utilisé, jusque à une époque récente, des mots ou expressions salaces médiévales. "Elle est drôlement emmanchée" se disait de la femme d'un poivrot dans mon village, encore envers 1930. . .

Maurice Piboule



Pierre du Coignet
(©Photo Pierre Glaizal)



Anet (28) La vierge sur la lune avec 3 anges

Stes-Maries-de-la-Mer (30) Eglise Les deux saintes en Barque



©Photo Lysiane Chatel

Comparaisons



J'étais là
(Marike)

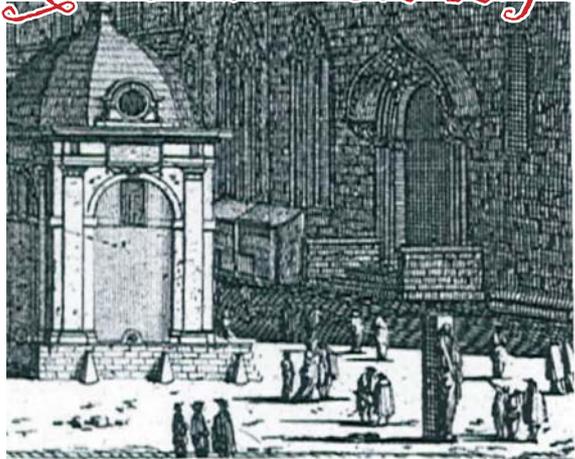
la lune le 6 mars 2011 à Paris



Qu'est devenu M. Legris ?

ECHOS DES PARISIEN

ÉVÉNEMENTS ET TRACES EN ÎLE DE FRANCE



Fontaine Entrée de l'Hôtel-Dieu
Le Grand Jeûneur

un destin tragique :

Monsieur Legris a été **détruit** avec le parvis qui a été agrandi et exhaussé, en **1746**. Il n'est conservé dans **aucun musée**. C'est pourquoi les gravures que nous reproduisons sont si précieuses.

Michèle Cochet

Où il est encore question de M. Legris

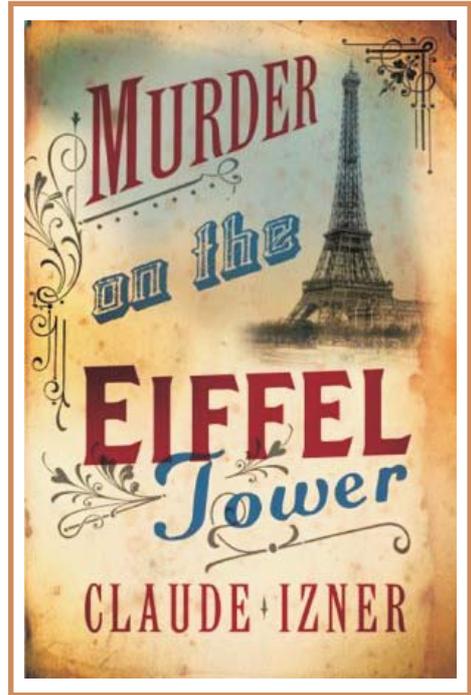
M. Legris.

Je viens de retrouver pourquoi ce nom m'était familier:

Victor Legris est le héros d'une série de polars historiques qui se passent dans le Paris de la fin du XIXe siècle et dont l'auteur est Claude Izner. Enfin, sous ce pseudo se cachent deux sœurs bouquinistes des quais de la Seine. Peut-être est-ce là un hommage des sœurs à cet énigmatique personnage de pierre ?

Anne Dudant

2011



Le coin des barbares

ÉVÉNEMENTS ET TRACES HORS ÎLE-DE-FRANCE



druidisme, qui compterait des millions d'adeptes à travers le monde, est même reconnu depuis la semaine dernière en tant que religion au Royaume-Uni. Le Réseau des druides (Druid Network), organisation basée outre-Manche qui regroupe environ 350 druides, a reçu le statut d'oeuvre de bienfaisance, en tant qu'organisation religieuse, attribuée par la Commission britannique des organisations caritatives. "Il y a une foi suffisante dans un être ou une entité suprême pour constituer une religion", a estimé la Commission à l'issue d'un processus de plus de cinq ans.

Selon ces adeptes le druidisme, culte païen remontant à l'Antiquité, repose sur le principe de l'harmonie entre les humains et la nature, dont les éléments sont vénérés comme des divinités.

Les participants à l'équinoxe de printemps étaient nombreux à Stonehenge, en Angleterre.

Article paru dans le journal "gratuit" Direct Soir.

L'EMPREINTE LUGIENNE DE SAINT GERMAIN DE PARIS

THEMA 2011

par
Michel Leconte

Situé sur la commune de Neuffontaines dans la Nièvre, le mont Sabot qui surplombe les Vaux d'Yonne et sa rivière éponyme constitue, avec le mont Lancieux tout proche, un verrou sur l'ancienne voie gallo-romaine reliant Autun à Orléans (la D.42) qu'ils dominent tous deux de part et d'autre.

Servant d'assise à ce qui pourrait être une porte du Morvan, ce mont est coiffé d'une jolie chapelle romane du XIIe siècle (l'ancienne église du prieuré de Neuffontaines) dédiée à saint Pierre-aux-liens (1er août). Son origine mythique remonterait à Gargantua dont il serait, selon une légende locale, une "départure" (une dépauration). J'ajoute qu'en la petite église qui le couronne, la chèvre y a pris le loup, et que cette légende est illustrée par les deux protomes de loup et de chèvre qui se font face au-dessus des arcades ouvrant sur les deux chapelles latérales de l'édifice. Je ne m'attarderai pas davantage sur cette légende dont je parlerai un prochain jour, préférant me cantonner aujourd'hui à une autre légende associée au mont et impliquant saint Germain de Paris.

Avide de la moindre information, historique ou légendaire, portant sur le mont Sabot, je relevais, il y a déjà quelques années, dans un article du journaliste Michel Eit paru en avril 1983 dans *le Morvandiau de Paris*, l'annotation suivante donnée sans autres précisions :

« Le lieu aurait appartenu au Ve s. à un certain Seigneur Ablon, ou Abon (d'où le nom de Mons Ablonis ou Abonis). Ce sieur Abon aurait emprisonné dans sa forteresse quelques ennemis vauriens. Saint Germain évêque de Paris, délivra ces captifs sans qu'on puisse se rendre compte des moyens qu'il avait employés. Ce qui fut considéré comme un miracle par les populations ».

Repensant aujourd'hui à cette incise (probablement inspirée de la vie de saint Germain de Paris de Venance Fortunat) impliquant Germain dans un

contexte gargantuesque et lugien, il me semble avant tout nécessaire de signaler une erreur que le bon sens du lecteur aura sans doute déjà rectifiée : saint Germain, l'évêque de Paris fêté le 28 mai, né près d'Autun vers 496, n'a exercé son magistère que de 555 à 576, c'est-à-dire au VIe s. et non au Ve siècle comme il vient d'être dit. Par contre saint Germain d'Auxerre, son homonyme bourguignon né à Auxerre vers 378, mort à Ravenne en 448, est bien quant à lui un homme du Ve siècle. Sa fête, fixée au 31 juillet, en fait *a priori* un *saint caniculaire*. Toutefois, et malgré l'erreur signalée plus haut, je trancherai sans balancer en faveur de l'évêque de Paris pour la légende du mont Sabot, même si l'évêque d'Auxerre a ma préférence pour le festiaire (voir plus loin). De fait, si l'on donne crédit aux hagiographies des deux saints que je n'hésite pas à qualifier de « cousins germains » tant ils sont régulièrement confondus, force m'est de constater que les attributs prêtés à l'évêque de Paris (des chaînes et des flammes) plaident indéniablement

en faveur de ce dernier au mont Sabot puisqu'ils symbolisent, on le sait, les pouvoirs miraculeux de l'évêque thaumaturge invoqué pour conjurer les incendies et pour sortir de prison (je rappelle pour mémoire que lors de son enterrement, tandis que le cortège funèbre passait devant une prison, son cercueil s'enfonça dans la terre et qu'il « *fallut délivrer les captifs pour que la dépouille mortelle consentît à repartir* »(1)).

Enfin, pensons au séjour que saint Germain de Paris effectua à Avallon où il suivit des études; cette anecdote, d'apparence anodine, à son importance et contribuera peut-être à conforter l'hypothèse étymologique du nom du mont Sabot que je me dois d'aborder à présent.

Ce mont étant, comme je l'ai déjà dit, une départure des sabots de Gargantua, l'hypothèse la plus simple quant à l'origine du nom est celle qui assimile le mont à son agent, le sabot (de Gargantua).

Mais on peut penser, en second lieu, à une étymologie plus ancienne. La regrettable confusion du journaliste mise à part, celui-ci nous propose une lecture de «mont Sabot» en rapport avec le nom du «seigneur Abbon» qu'il donne à l'étymologie du toponyme une résonance nouvelle. «*Mons Ablonis ou Abonis* », écrit-il dans l'article mentionné, un terme sous lequel je verrais assez volontiers le génitif d'*Ablo* de forme identique à l'*Abalo* gaulois d'où dérive l'« Avallon » moderne (à une voyelle près

cependant : le «a» interconsonnantique qui a chuté). Ainsi donc, cette butte qui domine la commune de Neuffontaines le long de la D.42, entre Clamecy et Lormes, sommée de sa jolie chapelle romane, serait à rapprocher de l'« Avalon » mythique des Celtes, tout comme l'ancienne cité gauloise de la table de Peutinger qui porte aujourd'hui encore ce nom prestigieux, et dont l'église « Saint-Martin-du-Bourg » (édifiée elle-même sur une ancienne chapelle fondée à la fin du VIe siècle par la reine Brunehaut) couvrirait les vestiges d'un temple dédié à l'Apollon gaulois « Bélénius ». Sur tous ces points je me réfère aux écrits de l'historien Courtépée qui précise qu'il s'agit ici de conjectures : « *On croit, dit-il, que l'église était jadis un temple d'Apollon appelé Abellio, nom analogue à celui d'Apollon* ». À quoi il ajoute : « *On voit auprès la fontaine Bredelaine, à Beleno, autre nom celtique* ».

On dispose donc aujourd'hui, en dépit des «conjectures», d'un faisceau d'indices suffisamment importants et sérieux pour attribuer à une divinité d'aspect apollinien, bélénique ou lugien, un mont auquel elle pourrait bien avoir donné son nom. De tels lieux nous rappellent aussitôt le mythique paradis des Celtes où le roi Arthur est en dormition. Un paradis qui n'est autre que l'Île d'Immortalité des Celtes, l'Île d'Avalon couverte de ses pommiers éponymes (le gaulois « Aballo » ou « *Avallo* » désignant la « pomme »). Il va sans dire, faut-il le préciser, que ce paradis auquel ont droit les guerriers n'est pas assimilable à un lieu



Le Mont Sabot en 1956.

unique et identifiable géographiquement; en fait, il s'agit du mythique séjour des dieux et des morts, situé à l'Ouest vers le soleil couchant. Cette «Île des Bienheureux» est couverte de fleurs, remplie de chants d'oiseaux et l'hydromel y coule à flots. Est-ce au souvenir de ces morts illustres enterrés sous des tertres (comme au pied du mont Bué tout proche qui garde le souvenir d'un tumulus hallstien aujourd'hui arasé) que les populations locales ont pu voir en ces collines parfois chargées d'histoires, de ruines et de tombes (aussi bien préceltiques que gauloises), une localisation du Paradis, un « Avalon »? C'est bien possible, et ce d'autant plus que l'imaginaire y trouvait son compte.

Cette légende de saint Germain de Paris est également mentionnée dans l'ouvrage : *Le Patrimoine des communes de la Nièvre* (Ed. Flohic 1999). Ainsi, pour Neuffontaines on peut lire (sans aucune référence) : « *Au Ves., Mont-Sabot appartient à un seigneur nommé Abbon, qui se distingue en empoisonnant (2) quelques-uns de ses ennemis. Saint Germain, évêque de Paris (sic), entreprend de délivrer ces captifs sans qu'on puisse déterminer comment, ce qui est considéré comme un miracle par les populations* ».

Évidemment, en regard de l'erreur de datation qui traduit une confusion courante entre les deux Germain, le ton assuré de la notice prête à sourire. On le sait, nous l'avons déjà dit, saint Germain de Paris (496-576) appartient au VI^es., et fut élevé à la charge d'évêque de Paris en 565.

Cependant, un détail retient notre attention, celui de l'empoisonnement des prisonniers par le seigneur des lieux, le dénommé Abbon. Il nous rappelle (ce qui n'est pas sans importance) deux événements particulièrement cruels de l'enfance de saint Germain de Paris rapportés par Venance Fortunat, son hagiographe. De ce texte, écrit en latin, on lira ci-dessous les quelques passages qui concernent son entrée dans la vie ainsi que sa rencontre avec le prévôt Abbon dans une traduction française du XVII^e s.(3)

On y découvre d'abord toute l'infortune de Germain et le bien triste sort que la vie, sans le secours de la Providence, semblait lui avoir réservé avant même sa naissance.

On apprend ainsi que :

chapitre 1 :

« *Le Bienheureux St Germain Évêque de Paris fut natif du Diocèse et territoire d'Autun en Bourgogne, et engendré de gens de bien et de mérite. Il eut pour père un riche Gentilhomme d'honneur appelé Éleuthère, et pour mère Damoiselle Eusébie: laquelle se voyant grosse, et ressentant ses chastes flancs chargés du petit corps de monsieur St Germain, honteuse (comme ordinairement sont les femmes de bien) à cause qu'elle en avait enfanté un autre peu de jours auparavant : elle eut désir, et se résolut enfin de décharger son fruit avant le terme de l'accouchement.*

Et afin de s'avorter et le jeter mort-né, elle prit un breuvage : mais voyant que cela n'avait point opéré, s'avisait de se fouler le ventre contre terre : et s'efforça tant qu'elle pût, de suffoquer par violence ce que la boisson venimeuse n'avait pu offenser».

Mais rien n'y fait, la mère a beau faire, l'enfant survit...

« *Hé ! merveille, l'enfant n'en ressentait aucune douleur. Cette chair portée était continuellement frappée de coups, sans que*

pourtant elle fut aucunement endommagée : de peur que cette pauvre mère ne fut meurtrière de son propre enfant : cela se fit (comme je crois) afin qu'étant conservé sain et sauf il vint naître, sans être outragé pour lui même. Venant à perfection il fit miséricorde à sa mère, et la rendit innocente devant Dieu et devant le Monde. Ceci le rendit admirable à la postérité, et servit d'un témoignage assuré de sa sainteté future : puisque Dieu faisait par lui telles merveilles avant que de naître au Monde. »



*Germain échappant au poison abortif que prit sa mère.
Speculum historiale. V. de Beauvais.Ve.*

De cette funeste prime enfance à laquelle Germain survit, je retiendrai quelques points de détails apparemment sans importance, mais qui, on le verra plus loin, seront décisifs pour la suite:

Eusébie, sa mère, est honteuse de sa grossesse et veut se débarrasser de l'enfant qu'elle porte parce que, nous dit-on, **elle avait enfanté un autre enfant peu de jours auparavant**. L'espace de quelques jours pour accoucher de deux enfants sans être impossible est sans doute un peu exagéré et s'apparente ici probablement à un accouchement de jumeaux. Or le détail qui doit nous retenir ici, car il fait sens, est

suivant : le premier-né est venu à terme (quelques jours auparavant), le second, sans l'intervention divine, eût été semblable à l'embryon d'une fausse-couche ou, à tout le moins, à un enfant né avant terme (alors qu'ils sont probablement jumeaux...).

Cette venue au Monde non désirée s'étant malgré tout accomplie, vient l'adolescence, tout aussi pitoyable puisque, on va le voir, elle va se heurter aux manigances meurtrières d'une autre marâtre.

chapitre 2 :

« *Puis après qu'il fut parvenu en âge pour pouvoir apprendre quelque chose digne de sa noble origine, on l'envoya au Collège en la ville d'Avallon (associé d'un sien cousin germain qu'on nommait Stradide). D'où ces jeunes enfants s'en retournant ensemble au lieu où résidaient leurs parents : Advint que la mère de sa mère, aïeule ou mère-grande, communa à St. Germain et à ce Stradide fut curieuse de faire succéder seul Stradide à son héritage, pour en priver du tout St. Germain : et pour ce faire, la marâtre malheureuse lui conspira sa mort, en telle manière que revenant des écoles ces deux adolescents ensemble, elle avait mixtionné du poison dans le gobelet de monsieur St. Germain, et d'autre côté en un autre hanap y avait mis du bon vin pur et net pour faire boire à Stradide, qu'elle voulait conserver et faire héritier du patrimoine et héritage de Saint Germain, commandant expressément à une des servantes de faire boire le mixtionné à Saint Germain, et le vin pur à Stradide : Mais la pauvre fille ignorante, ne sachant la mauvaise intention de sa maîtresse, changea ces deux gobelets hors de leur lieu et place : et en prenant l'un pour l'autre bailla le vin à Saint Germain, et l'empoisonné à Stradide. Et cependant que l'on prépare la mort à l'innocent, celui qu'on veut favoriser tombe mort à la place. Ce qu'ayant aperçu la marâtre blâmait la servante, innocente de la mort de son fils qui peu de temps après revint à convalescence, avec toute sorte de diligence qu'on y put apporter ».*

Comme on vient de l'apprendre, poursuivi par la haine meurtrière de son aïeule, Germain a une adolescence calamiteuse qui ne le cède en rien à son enfance.

Heureusement, au sortir de son adolescence, sa situation s'améliore enfin grâce à son oncle Scopilion :

chapitre 3 :

« Puis, le bon Saint Germain s'en alla à Lusy avec Saint Scopillon son oncle paternel : lequel prit grand plaisir à l'instruire et nourrir fermement en la crainte de Dieu, et en la lecture des bonnes et saintes lettres, l'exerçant nuit et jour à la pratique spirituelle de toutes sortes de choses dévotes et pieuses. Et bien que leur demeure fut éloignée de l'Église de Lusy d'environ mille pas, néanmoins ils s'y acheminaient ensemble pour y faire leurs prières toutes les nuits, sans en passer une seule : voire durant la tempête, la pluie, et le tonnerre, sans s'excuser sur l'injure du temps, ni la longue distance du chemin ».

chapitre 4 :

« De sorte qu'en continuant ce louable exercice, saint Germain pour ses rares vertus, âgé seulement de quinze ans fut promu à l'ordre de Diacre par le vénérable Évêque saint Agripin, et trois ans après il fut ordonné prêtre : depuis le vénérable Évêque d'Autun appelé Nectare le reconnaissant digne et suffisant pour gouverner et régir des religieux, il le fait Abbé, et le pourvut de l'Abbaye Saint-Symphorien d'Autun : là où comme il a vécu en abstinence, en austérité de vie, et combien il demeurait longtemps en continuelles prières et veilles assidues, nul ne le saurait réciter ».

Germain est donc à présent sorti d'affaire et entre dans la vie ecclésiastique réalisant ici et là de nombreux miracles : délivrance de prisonniers, mais aussi guérisons d'affections liées symptomatiquement à un nouage d'une partie du corps malade : dénouement des articulations (rhumatismes), mais aussi déliage des sens (cécité, surdité, mauvaise élocution, mutisme) qu'il rend aux infirmes, sans oublier cette faculté cardinale réservée aux seuls grands thaumaturges : le ressuscitement qui délie le cadavre de la mort (pour la plus grande gloire de Dieu, bien sûr !).

De même, c'est en accomplissant sa mission apostolique qu'il rencontre à Rozay en Brie le prévôt Abbon.

chapitre 66 :

« Comme ce très saint et vénérable prêtre s'acheminait en la ville d'Autun son pays natal, il fut passer par Rozay en Brie : là où étant arrivé, il sut qu'en ce dit lieu il y avait des prisonniers captifs et retenus sous la puissance d'un appelé Abbon Prévôt du lieu, auquel il s'adressa, pour le prier humblement de délivrer hors de ses prisons ces pauvres captifs : Mais comme il était homme assez revêche et farouche, il ne lui voulut jamais accorder leur délivrance. Ce qu'ayant reconnu, le saint s'avisa de feindre qu'il s'en allait aux champs pour mener : et cependant il descendit en la prison, devant laquelle s'étant prosterné à terre, il fit une ardente et fervente prière à Dieu, puis la nuit ensuivant (d'après) les fers et les chaînes se lachèrent, se brisèrent, et rompirent : ainsi les fers et les cepts qui servaient à géhennier et tourmenter les pauvres captifs, s'étant ouverts et rompus en plusieurs pièces, la ferrure (grosse et forte à merveille) se leva, la porte sortit hors des gonds, la dure et obscure prison s'ouvrit en plusieurs endroits, et lors les pauvres captifs commencèrent à respirer l'air, et voir la lumière du jour, qui



Saint Germain échappant au poison donné par sa grand-mère et mort de son cousin Stratide.
Speculum historiale. V. de Beauvais. Ve.

leur était déniée : et en sortirent pâles, aussi défaits et difformes, comme s'ils fussent sortis hors d'un sépulcre : de façon qu'après leur délivrance, ils entrèrent à Rozay, et du grand matin se présentèrent devant leur libérateur saint Germain, pour le remercier, en rendant grâces à Dieu. Or le Prévôt Abbon, qui auparavant avait refusé au bon saint de donner liberté aux prisonniers, fut peu de temps après atteint et convaincu d'un crime, et fut mis prisonnier lui-même ».

Il était nécessaire, je pense, de citer ces longs passages de Venance Fortunat pour avoir quelques chances de cerner la nébuleuse germinienne, dont il est aussi vain qu'illusoire de penser qu'elle reflète la vie réelle du saint. Ce serait plutôt une sorte de modèle ou, pour mieux dire, de « patron » dont la première utilité serait de travestir, ou pour le dire de façon plus charitable, d'habiller à la mode chrétienne une réalité

païenne antérieure. La présence du criminel prévôt Abbon à Rozay, selon Venance Fortunat, celle du méchant seigneur Abbon au mont Sabot, selon la légende nivernaise, le montre à l'évidence si l'on veut bien admettre qu'il serait extraordinaire que Germain ait rencontré le même homme en deux lieux distincts. En fait, un récit hagiographique, quand il est ancien, est une construction littéraire mûrement réfléchie par des clercs, qui mêle à quelques fragments réels de la vie d'un saint tout un légendaire issu d'un vieux fond païen que la tradition orale aura transmis. L'intérêt d'une telle construction étant d'attirer dans le giron de l'Église des populations encore soumises à la suggestion « païenne ». C'est ainsi que le motif de l'empoisonnement qu'on trouve au mont Sabot attaché au seigneur Abbon, peut être entendu à condition de comprendre qu'il appartient en propre à Germain (voir ci-dessus).

C'est en transposant le motif de l'empoisonnement du seigneur Abbon à Germain que je l'ancre non seulement dans une structure narrative qui l'explique, mais qui plus est le charge d'une dynamique associative qui à son tour informe de nouveaux motifs : comme celui de la marâtre présent dans la vie de Germain, mais aussi dans celles de Pryderi et de Llew Llaw Gyffes dont la quatrième branche du Mabinogi, *Math fils de Mathonwy*, nous donne, pour ce dernier, le récit (voir ci-dessus). Certes, on pourra m'objecter que Rhiannon, la mère de Pryderi accusée à tort d'avoir assassiné son fils, n'est pas une marâtre ; il n'empêche qu'au regard de son entourage elle l'est indubitablement. Elle le paiera d'ailleurs assez cher avant d'être innocentée. Par contre, si Aranrhod, la marâtre de Llew n'est pas sa meurtrière (elle qui se parjure en se déclarant honteusement vierge devant le roi Math), c'est elle toutefois qui, à trois reprises (les 3 fonctions), refuse de reconnaître son fils qui est "sa honte". En fait, c'est une autre femme (assimilable à Aranrhod en tant que représentante de la Souveraineté) qui provoquera la mort de Llew : son épouse, Blodeuwedd, aidée de son amant Grown Pebyr. L'intérêt du récit de cette mort est qu'il expose un motif que l'on retrouve dans la "biographie" de Germain, celui de l'empoisonnement. C'est en effet au moyen d'une lance empoisonnée que Grown Pebyr, le bras armé de Blodeuwedd, tue Llew Llaw Gyffes, et c'est en voulant l'empoisonner que l'aïeule de Germain compte se débarrasser de son petit-fils.

Mais le motif de l'empoisonnement n'est pas le seul à informer les deux récits. Celui de la naissance est aussi à retenir. Celle de Germain dont l'issue eût été, sans l'intervention divine, une fausse couche ou l'accouchement d'un prématuré mis en « couveuse » est en tous points comparable à la naissance de Llew placé dans le « coffre » matriciel de Gwyddion (comme le fut Dionysos, le deux fois né, dans la cuisse de Zeus).

C'est donc en réunissant des motifs à première vue disparates et dénués de sens, que nous pouvons re(s)usciter (au sens propre du terme) une légende éclatée et réduite, telle un monument antique, à quelques pierres d'angle qui sans ce travail d'assemblage eussent été d'achoppement : un ou des prisonniers dans un Avalon, gardés par un geôlier empoisonneur au patronyme évoquant le jeune dieu Mabon (dieu cernunnien, selon MM. Gricourt et Hollard), une marâtre (réelle ou non), un libérateur dont Germain est l'une des figures christianisées, sans oublier la coutume celte du *fosterage* (qui correspond à l'état de page en France), présente chez Mabon et Llew, mais aussi chez le saint en la personne de son oncle Scopilion, ce double de Gwyddion (oncle de Llew).

Cette identité de destin entre le dieu gallois Llew Law Gyffes et Germain étant vraisemblable, on peut à présent envisager un peu plus sereinement l'hypothèse d'un substrat lugien sous la personnalité hagiographique (et donc légendaire) de saint Germain de Paris. Cette identité n'oblitérant pas totalement celle établie par Bernard Robreau pour qui le représentant du dieu Lugus est l'éponyme saint Germain d'Auxerre, le principal atout de cette thèse étant la fête du saint fixée au 31 juillet qui cadre parfaitement avec le 1er août de la Lugnasad célébrant, on le sait, la royauté Lugienne. Ces apparentes contradictions sont le fait de glissements et de transpositions d'attributs d'un Germain à l'autre qui reflètent des glissements du même ordre chez leurs modèles celtiques (ou plus largement, indo-européens). Toutefois, mis à part le festiaire, un trait de caractère comme l'appétence pour la chasse dont saint Germain d'Auxerre fut, nous dit-on, un pratiquant assidu avant sa conversion, ainsi qu'un détail hagiographique comme le nom de son diacre (disciple ou émanation du saint), *Leporius*, le lièvre (4), sans oublier ce probable jeu de mot sur « L'AUXERROIS » qui dû avoir au moyen âge une certaine fortune, et où s'entend distinctement « L'OS du cœur du CERF-ROI » (5), tous ces détails me donnent à penser que saint Germain d'Auxerre représente davantage le frère de Lugus que Lugus lui-même. Autrement dit, il est tout à fait possible que le saint auxerrois apparaisse comme l'équivalent fonctionnel de ce légendaire frère jumeau (6) de saint Germain de Paris rapidement mentionné dans la Vita de Venance Fortunat, qui disparaît presque aussitôt en tant que "premier-né" identifié au Pays de Galles sous le nom de Dylan ou sous celui du chasseur Grown Pebyr. Deux figures dionysiaques qui trouvent en Gaule leur correspondant dans ce frère jumeau (ou germain) de Lugus qui s'oppose à lui dans l'alternance des saisons et pour "l'amitié des cuisses" de la Souveraine (les deux frères formant un couple que MM. D. Gricourt et D. Hollard qualifient de dioscurique dans la magistrale et décisive étude qu'ils viennent de publier). Un frère dionysiaque auquel nos géniaux inventeurs ont pu enfin donner un nom en Gaule, celui du dieu-cerf Cernunnos.

Notes :

- 1) Guide de Paris mystérieux, p.85. Éd. TCHOU.
- 2) Il est plaisant de découvrir ici comment une légende (celle du mont Sabot) et une argumentation (la mienne) se sont construites (en partie seulement) sur un lapsus calami. Ainsi, le motif de "l'empoisonnement" mentionné dans la deuxième version de la légende provient très vraisemblablement d'une mauvaise lecture du mot "emprisonnement" de la première version qui lui sert probablement de modèle et qui n'est pas fautive et suit correctement la leçon princeps de Fortunat. Ce malentendu aura eu au moins l'avantage de servir d'aiguillon à l'Imaginaire. Ce que rappelle le proverbe qui dit "qu'à quelque chose malheur est bon".

3) La vie Miraculeuse du grand Prêlat s. Germain, XIX Evesque de Paris, écrite en Latin par saint Fortunat Evesque de Poitiers, mis en Français par Jean Jall curé de Villeneuve-Saint-Georges. Chez Jean Daumalle 1623.

4) le lièvre est une des formes animales de Cernunnos, de Bacchus et de Shiva (voir D. Gricourt et D. Hollard, Cernunnos, le dioscore sauvage, éd. l'Harmattan, p. 260).

5) l'os du cœur du cerf appelé en vénerie « Croix du Cerf » est un petit cartilage en forme de croix situé sur la cloison médiane séparant le cœur droit et le cœur gauche de l'animal, au niveau des oreillettes, et auquel sont attribuées de nombreuses qualités médicinales (affections du cœur, morsures de serpents, grossesses et accouchements difficiles, etc.)

6) le premier double "dioscurique" de saint Germain de Paris avant saint Germain d'Auxerre est le bachique saint Vincent dont il consacra en 558 la basilique Sainte-Croix-Saint-Vincent construite par Childebert Ier, afin d'y conserver des reliques de la Croix ainsi que l'étoile de saint Vincent rapportée de Saragosse lors de la guerre contre les wisigoths. Cette église (qui deviendra plus tard Saint-Germain-des-Prés) où furent enterrés Childebert en 558, puis saint Germain en 575, l'emporta bientôt en tant que nécropole royale sur le monastère des Saints-Apôtres fondé en 502 par Clovis et la reine Clotilde, en haut du mont Lucotitius (la future montagne Sainte-Geneviève), où tous deux furent inhumés avec sainte Geneviève.

Annexes :

Pour présenter la naissance des jumeaux gallois exposée dans la quatrième Branche du Mabinogi (qui dû servir* de prototype à celle de saint Germain de Paris), j'ai repris, dans la première annexe, le résumé glosé qu'en donnent MM. Gricourt et Hollard aux pages 28 et 29 de leur incontournable ouvrage, *Cernunnos, le dioscore sauvage. Recherches comparatives sur la divinité dionysiaque des Celtes*, paru chez l'Harmattan fin 2010.

La seconde annexe est un rapide résumé (de mon cru) de la suite des événements mouvementés de la vie de Llew Llaw Gyffes où se trouve le motif de l'empoisonnement du dieu que je mets en parallèle avec la tentative d'empoisonnement de saint Germain de Paris .

* par la médiation d'évangélistes irlandais ou gallois venus en Gaule vers la fin du VIe siècle. Mais l'influence d'une version gauloise aujourd'hui oubliée n'est pas à exclure.

Annexe 1 : Les jumeaux gallois Llew et Dylan

« Dans la Quatrième Branche du Mabinogi, un recueil de textes médiévaux gallois mêlant d'antiques mythes celtiques, Llew, « le Blond » mais aussi « le Lumineux », connaît une naissance gémellaire dans les conditions suivantes. Le roi Math ne peut vivre, en temps de paix, sans avoir auprès de lui une jeune fille vierge dans le giron de laquelle il place ses pieds. Or la préposée à cette tâche prestigieuse, Goewin, est violée en l'absence du monarque. Après le châtement des coupables, qui ne sont autres que deux des neveux du roi, Gilvaethwy et Gwydion, la question se pose de remplacer l'infortunée dans son indispensable office par une nouvelle vierge. Gwydion propose sa sœur Aranrhod, la nièce de Math. Mais la candidate à la fonction de porte-pied royale est démasquée par le souverain qui la met à l'épreuve en lui faisant enjamber une baguette magique :

« Elle fit un pas par-dessus la baguette, et au même moment elle laissa derrière elle un garçon grand et blond. L'enfant poussa un cri aigu. Après ce cri, elle gagna la porte, mais elle laissa encore quelque chose derrière elle. Avant que quiconque ait pu la regarder deux fois, Gwydion prit la chose, l'enveloppa dans un drap de paille, et la cacha dans un petit coffret au pied de son lit. « Eh bien dit Math, fils de Mathonwy, je vais faire baptiser celui-là », en parlant du gros garçon blond. « Je lui donnerai le nom de Dylan. »

L'enfant fut baptisé, et, aussitôt qu'il fut baptisé, il gagna la mer. En entrant dans la mer, il reçut immédiatement la nature de la mer; il nageait aussi bien que les poissons les plus agiles, et pour cette raison on l'appela Dylan fils de la Vague. Jamais aucune

vague ne se brisa sous lui. Le coup qui provoqua sa mort lui fut donné par son oncle Govannon. Ce fut l'un des trois coups funestes » Des deux jumeaux nés dans ces circonstances singulières, l'aîné est Dylan dont la nature animale et aquatique se révèle immédiatement. Lleu, futur protagoniste d'aventures initiatiques et conjugales hautement dramatiques, n'est à cet instant qu'un avorton recueilli par Gwydion. Frère d'Aranrhod, celui-ci est donc l'oncle maternel du nouveau-né, mais aussi fort vraisemblablement son père incestueux. Cette grossesse en deux temps, comprenant une phase utérine puis une phase de maturation extra-utérine que conduit un dieu masculin, évoque un parallèle fameux dans le domaine grec, celui de la naissance de Dionysos. Excitée par la jalousie d'Héra, Sémélé, fille du roi de Thèbes, veut contempler dans toute sa majesté son amant Zeus dont elle est enceinte. Lié par un serment, le maître de l'Olympe ne peut s'y soustraire, et Sémélé, simple mortelle, meurt foudroyée. Zeus extrait alors prestement son fils du ventre de la mère et place l'enfant dans sa cuisse entaillée, qu'il recoud pour mener à son terme la gestation. Le coffre de Gwydion vaut bien le membre du dieu souverain grec, personnage dont il est précisément l'homologue théologique.

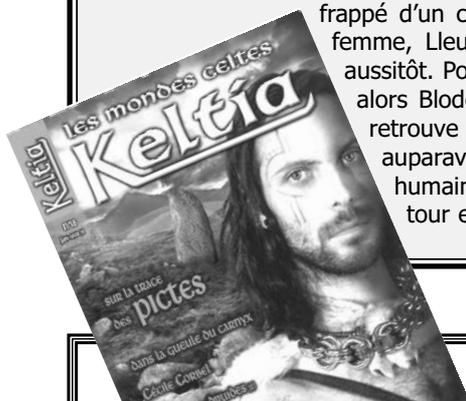
Cl. Sterckx, que nous suivons tout à fait sur ce point, a bien relevé ce parallèle aussi surprenant qu'indubitable. Mais il semble nécessaire de pousser ici le raisonnement. La naissance dionysiaque que fait connaître la tradition celtique à son dieu apollinien ne peut être le fruit du hasard. Car Lleu, comme ses équivalents irlandais Lugh ou gaulois Lugus, n'est nullement un Dionysos, mais bel et bien le correspondant le plus précis de l'Apollon hellénique reconnu sur l'ensemble du monde indo-européen. Qu'un tel glissement se soit produit dans le domaine celtique est en soi révélateur de la proximité archaïque des types apollinien et dionysiaque. Alors qu'elle se traduit en Grèce, comme nous le verrons, en terme de complémentarité, cette proximité va jusqu'à la gémellité chez les proto-Celtes. Seule une parenté étroite entre l'Apollon et le Dionysos celtiques peut expliquer qu'un aspect spécifique de la naissance de ce dernier ait pu être, tardivement sans doute, attribué à son frère. Il convient donc d'examiner de près les premiers pas du jumeau de Lleu.»

Annexe 2 :

Pour se venger de l'outrage du test ordalique que le roi Math lui a imposé, la mère de Lleu prononce trois geisa sur son fils qui le prive d'un nom, des armes, attributs essentiels du guerrier, et d'une femme humaine, ce qui l'empêche d'être un homme. Cependant, Lleu ayant grandi, son oncle (et probable père) Gwydion réussit, grâce à ses pouvoirs magiques, à lever les interdits prononcés par la marâtre et à lui confectionner avec l'aide du roi Math, à partir de fleurs, une femme nommée Blodeuwedd « visage de fleurs ». L'union une fois scellée, Lleu est doté d'un domaine. Mais un jour qu'il rend visite au roi Math, Blodeuwedd reçoit Goronwy (ou Gronw Pebyr), seigneur de Penllyn, qui chasse tout près de là. Séduite par son visiteur dont elle tombe amoureuse, elle projette avec lui de tuer son mari qui ne peut être assassiné que par le coup d'une lance empoisonnée alors qu'il se trouve dans son bain et dans une certaine position (un pied sur une chèvre, l'autre sur un chaudron). Quelques mois plus tard, frappé d'un coup de lance dans le dos par l'amant de sa femme, Lleu se métamorphose en un aigle qui s'envole aussitôt. Pour la punir de son crime, Gwydion transforme alors Blodeuwedd en chouette puis, grâce à une truie, retrouve Lleu, le ranime et d'aigle pourrissant qu'il était auparavant en haut d'un arbre, lui redonne forme humaine, ce qui permet au dieu de se venger à son tour et de tuer son rival.



Blodeuwedd reçoit Goronwy



PARISIIS

2011. Année des Parisii.

En cette année 2011 plusieurs manifestations vont traiter de la tribu celtique des Parisii : Le Groupe Île-de-France de Mythologie Française qui a retenu comme thème annuel « La mythologie des Parisii, peuple des Nautes de Lutèce » organise deux conférences : Le 9 février le professeur V. Kruta donnera une conférence sur « les origines des Parisii et la question de leur oppidum central, Lutèce ». Le 11 mai, D. Hollard, conservateur au cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale, traitera du sujet suivant : « Que nous dit l'iconographie monétaire de la mythologie des Parisii ? Images monétaires celtiques : les dieux, le cosmos, la guerre ». Ces conférences se tiendront à 19 h, Salle du

Conseil de la mairie du 9^{ème}, 6 rue Drouot, Paris 9^{ème} (M° Richelieu-Drouot). Entrée libre.

D'autre part, l'AFC (Association France Celtique) organise en partenariat avec le magazine *Keltia* le 6 mars une sortie sous la conduite de l'archéologue Christian Charomond ayant fouillé le site gaulois de Chelles (où les éléments d'un port des Parisii situé sur un bras mort de la Marne ont été mis au jour). Cette visite de l'exposition présentera les résultats de ces fouilles. Dimanche 6 mars 2011. RdV 14h Gare RER E « Chelles-Gournay », sortie côté Mairie en tête de train ou 14h30 à l'entrée du Musée Alfred-Bonno, 2, Place de la République, à Chelles (77).

À l'occasion de ces événements les représentants du G.I.E.M.F. de l'A.F.C. et du maga-

On parle de nous

zine *Keltia* se sont réunis pour examiner la possibilité d'organiser en commun d'autres manifestations ou sorties afin de prolonger en 2011 la réflexion et la connaissance sur ce thème des Parisii.



REVUE DE PRESSE

UN MYTHE RÉACTUALISÉ : « LIVRE DE JONAS -SI JONAS M'ÉTAIT CONTÉ »

TRIBUNE
LIBRE

par
Robert Régor Mougeot (1)

Ce livre commence par conter l'histoire du Jonas biblique résumé brièvement :

« Comme chacun sait, il fut envoyé depuis la terre d'Israël par Yawhé pour demander aux habitants de Ninive, des païens, de se convertir, sous peine de voir la destruction s'abattre sur leur ville.

Au lieu d'obéir, Jonas fuit vers Tharsis, sur la côte espagnole ; il monte dans un bateau qui quitte le port de Jaffa. Voilà que la tempête se lève. Les matelots prient leurs dieux sans succès, jettent d'abord la cargaison par-dessus bord, rament en direction d'un rivage, mais la tempête redouble. Ils tirent alors les sorts qui désignent Jonas comme coupable. Ils le jettent alors par-dessus bord et la tempête cesse.

Jonas est avalé par une baleine et passe trois jours et trois nuits dans ses entrailles avant qu'elle le vomisse sur le rivage de Ninive. Trois jours et trois nuits pendant lesquels Jonas fait le point et décide d'assumer sa vocation. Ce temps préfigure, pour les chrétiens, les trois jours et les trois nuits que le Christ, après sa mort sur la croix, passera dans la tombe avant de ressusciter et de monter vers le Père.

A la voix de Jonas, les Ninivites se convertissent, amendent leur conduite et Yawhé fait preuve de clémence. Ninive ne sera pas détruite.

Jonas ne comprend pas ; son peuple, infidèle à Yawhé, refuse de changer sa conduite ! Et voilà que des païens, eux, le font ! Yawhé n'est plus le Dieu des seuls Juifs, mais celui de tous les hommes ! »

Ce conte est commenté en profondeur à l'aide des interprétations de la kabbale et actualisé. En effet, les hommes empoisonnent l'air qu'ils respirent, la nourriture qu'ils mangent, la Terre qui se meurt à cause des engrais, des pesticides, de la surexploitation de ses ressources, et jusqu'à l'océan, ce réservoir de Vie ! Même le ciel de la terre n'est pas épargné qui devient une poubelle de débris de satellites artificiels.

Il fallut à Jonas, pour se convertir, pour mourir à lui-même, passer par l'épreuve de la Caverne, qui fut pour lui le ventre de la baleine.

De nombreux Jonas ne cessent de dire, aujourd'hui comme hier : « Réformez votre conduite ou vous allez périr ! Vous êtes à vous-mêmes la cause de vos maux ! » C'est déjà le simple bon sens qu'il importe de retrouver, par la raison qui montre la multiplication des comportements suicidaires. La Vie est donnée pour la joie, l'épanouissement, l'amour et non pour l'enfer de la déshumanisation qui ne cesse de croître. Les retournements individuels sont nécessaires et doivent entraîner un changement collectif profond. Alors qu'à Ninive, le roi et les grands de la Cour amendèrent leur conduite, ce n'est pas le cas de très nombreux dirigeants de nos pays qui continuent imperturbablement les mêmes errements et ne donnent pas suite aux bonnes intentions déclarées.

Déjà de nombreux déluges eurent lieu dont les peuples ont longtemps gardé la mémoire. Pas seulement celui qui vit Noé construire son Arche ! Les Grecs content que Deucalion, fils de Prométhée, et sa femme Pyrrha, furent les deux seuls justes qui échappèrent au déluge lorsque Zeus décida de détruire les hommes de l'âge du bronze. Dans la Perse de Zoroastre, le

déluge fut de glace. Yima (Jamshid) est le premier mortel à converser avec le dieu créateur Ahura Mazda. En Chine, Niu-koua tua le monstre-Dragon Gonggong qui avait ébranlé les colonnes du ciel et provoqué le jaillissement des eaux depuis les profondeurs de la terre, submergeant les terres. Niu-Koua répara la voûte céleste pour mettre fin aux calamités et sauver l'humanité.

Il est grand temps de suivre le sage précepte de Hans Jonas, le bien-nommé gnostique allemand, qui s'est fait le chantre d'une "responsabilité" qui interdirait à l'homme d'entreprendre aucune action qui pourrait mettre en danger soit l'existence des générations futures, soit la qualité de l'existence future sur terre.

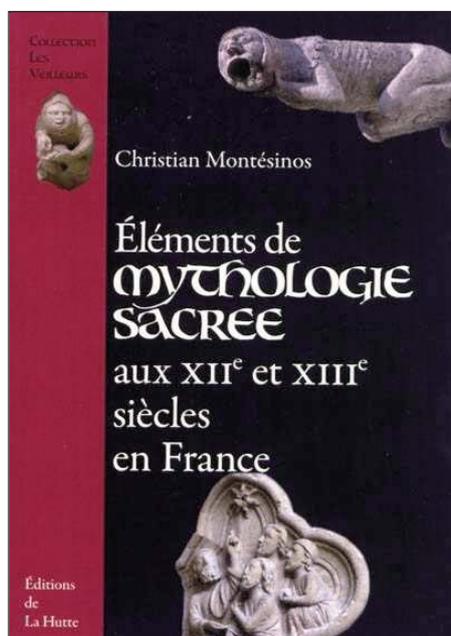
Notes

[1] "Coauteur de *La Vouivre, un symbole universel*" (La Table d'Emeraude, 1993-1995, EDIRU 2006); auteur de "*Le miroir, symbole des symboles*" (Dervy-Livres, épuisé, <http://miroirsymboledessymboles.wifeo.com/>), "*La métaphysique des chiffres*" (Auto-édition, 1998), "*Contes qui coulent de Source*" (EDIRU 2006).

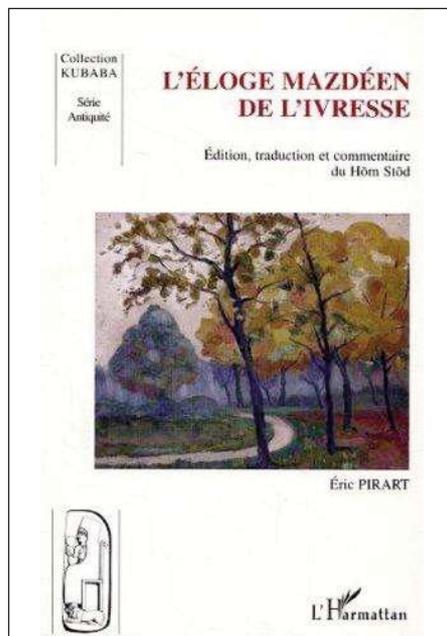


« Livre de Jonas -Si Jonas m'était conté»
par Robert Régor Mougeot Editions du Puits-de-Rouille, 2010.
Diffusion : robert-regor.mougeot@worldonline.fr
(15 € port compris).

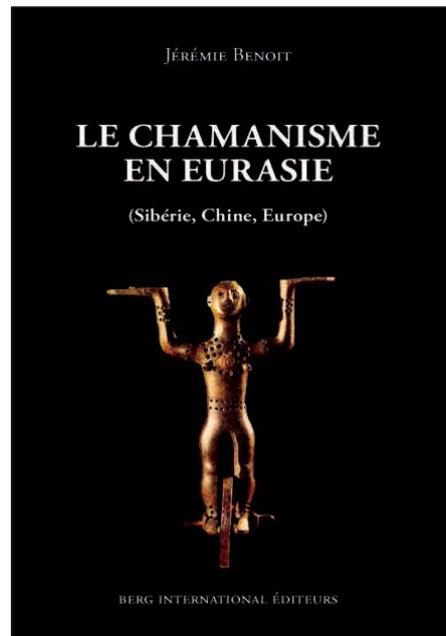
Legenda



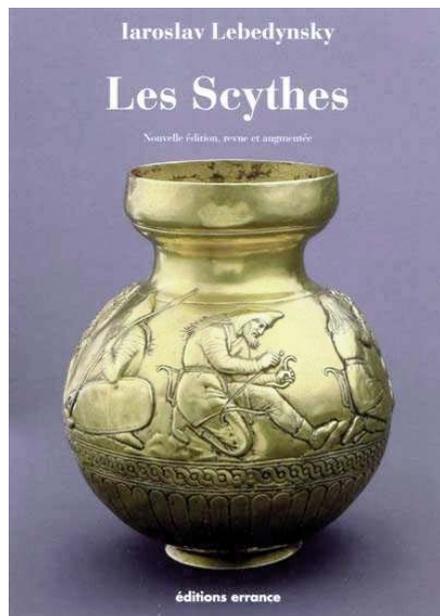
Saints céphalophores, griffons, basilics, Vierges noires, anges ou démons, font émerger d'anciennes entités païennes qui parlent à notre imaginaire et rattachent l'art sacré des bâtisseurs aux anciennes traditions pré-chrétiennes de l'Europe. C. Montésinos *Éléments de Mythologie sacrée aux XII^e et XIII^e siècles en France*, éd., de la Hutte, 2011, 409 p. 35 €.



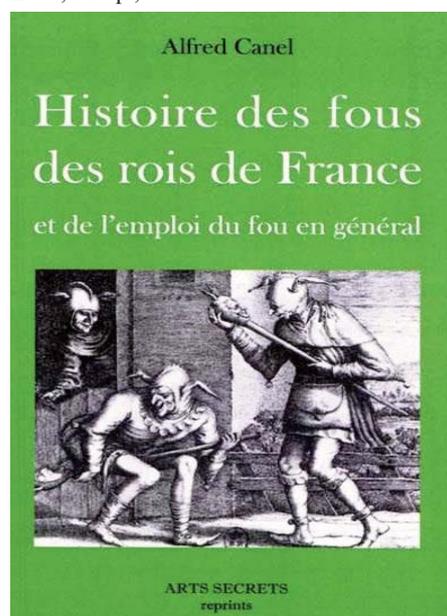
"L'éloge Mazdéen de l'ivresse" qui est sorti en 2004 reste intemporel et devrait non seulement émoustiller les papilles gustatives des mythologues, mais aussi exciter leur curiosité, si tant est qu'ils veuillent bien voir en Cernunnos, un Zoroastre gaulois dionysiaque. Traduction et commentaire du Hom Stöd par Eric Pirart, éd. de l'Harmattan, 2004, 363 p., 30 €.



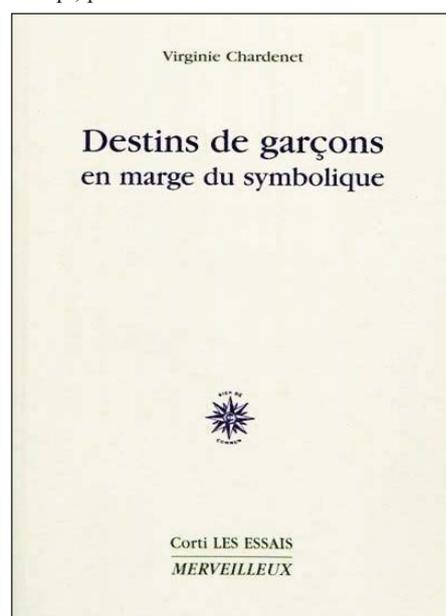
BENOIT Jérémie, *Le Chamanisme en Eurasie (Sibérie, Chine, Europe)*. Ce livre tente de montrer que ce qui unit les cultures Extrême-Orientales et Européennes est à rechercher dans le chamanisme, tel qu'il est connu dans sa strate la plus ancienne, en Sibérie, et particulièrement chez les Youkaghirs. Ed., Berg International, 2011, 182 p., prix : 19 €.



Les Scythes sont les cavaliers nomades de langue iranienne qui, après avoir ravagé l'Asie occidentale au VII^e siècle av J-C, établirent leur domination sur l'actuelle Ukraine. Ils y développèrent, du VII^e au III^e siècle av. J-C, une culture brillante, connue aujourd'hui surtout pour son art animalier ouvert aux influences grecques. I. Lebedynsky, *Les Scythes*, éd., errance, 2011, 308 p., 28 €.



Alfred CANEL *Histoire des fous des rois de France - Et de l'emploi du fou en général*. L'auteur y décrit comment le fou domestique, ce legs de l'Antiquité, réapparaît à travers ses métamorphoses dans le contexte chrétien des fêtes des fous, nées au sein de l'Eglise et dont les derniers vestiges ne s'effacèrent qu'après la Renaissance. Ed., Futur Luxe Nocturne, 2011 (réimp. de l'éd. de 1873), 319 p., 23 €.



Virginie CHARDENET *Destins de garçon En marge du Symbolique, Jean le Sot et ses avatars*. À la croisée de l'anthropologie et de la psychanalyse, ce livre se propose d'explorer au travers du foisonnement créatif des contes de tradition orale et des pratiques carnavalesques, les tours et détours de l'initiation des garçons à leur identité sexuée. éd., J. Corti, 2010, 336p., 25 €.